

JOURNAL DES DEMOISELLES

L'UNION CENTRALE DES BEAUX-ARTS

ET

L'EXPOSITION RETROSPECTIVE DU COSTUME

(TROISIÈME ARTICLE.)

Nous n'avons point voulu, en parcourant l'Exposition rétrospective des costumes, nous en tenir à un coup d'œil de surface. Ces fragiles inventions imaginées par la vanité humaine trompent notre propre frivolité. Il semble qu'on mette sous nos yeux des ornements sans autre portée que le plaisir, et il se trouve que ces modes, tour à tour passagères comme le caprice ou durables comme la nationalité, attestent dans des ordres d'idées bien différents, le milieu géographique d'une nation, les mœurs d'une race ou d'une classe de citoyens, le style littéraire ou artistique d'une époque et jusqu'aux conditions matérielles d'une industrie.

I

Pendant que l'artiste et l'homme du monde rétablissent dans leur imagination le milieu domestique et national où se déploie le costume pendant qu'ils retrouvent en quelque sorte, dans les couleurs favorites du vêtement, ou les reflets du soleil oriental qui les dore ou la brume assombrie qui les éteint, l'industriel et l'économiste, l'historien et le politique n'ont pas moins de profit à les étudier.

On peut considérer, en effet, dans le vêtement, non plus la forme ou l'arrangement qu'il affecte, mais la matière première qui le constitue et les procédés manuels et économiques au moyen desquels il a été fabriqué. Il y a là un enseignement qui a bien son prix et qui fournit des données précieuses sur la richesse, sur la science et jusque sur l'état politique d'une nation.

Si l'on avait pu, par une sorte de miracle, conserver dans leur intégrité primitive les costumes agrestes de nos ancêtres les Gaulois, tels qu'ils sont décrits par César et par les géographes de la haute antiquité, on aurait vu que, depuis la robe blanche du druide jusqu'au sayon de poils de bête ou de plantes aquatiques tressées, il n'était entré jusqu'à la venue des Romains aucune parcelle d'importation étrangère dans la confection du costume national. A part un petit nombre de points du littoral méditerranéen ou de la côte normande hantés par les navires marchands de Tyr, de Sidon et de Carthage, ou par les barques des peuplades septentrionales, la Gaule était restée fermée, et les éléments du costume national étaient tirés, par un travail domestique, des plantes mêmes qui croissaient sur le sol, ou des animaux qui couraient dans les grands bois. Cette remarque peut

encore être faite d'original sur certains costumes de caciques conservés en Espagne, et qui n'offrent pas le moindre vestige ni des productions ni de l'industrie de l'ancien monde.

Il y a encore des points du globe où cet isolement rigoureux a pu être constaté, à des époques plus rapprochées de nous. Les Lapons et les Esquimaux ont apparu aux regards des navigateurs avec des habits informes dont tous les éléments avaient été arrachés par leur industrieuse patience à l'ingrate stérilité de leur pays. Aujourd'hui, lorsque le prince Napoléon conduisit son yacht de plaisance dans les glaces lointaines de notre pôle, il ne fut pas médiocrement surpris, lorsqu'il voulut inviter les naturels du pays à un bal et à une collation à bord, de voir arriver les femmes des indigènes avec d'amples crinolines et emprisonnées dans une cage de fer.

Les voyageurs qui se rendaient en Afrique, à la recherche des sources du Nil-Blanc, et qui rencontraient sur leur chemin des boucheries anthropophages où l'on débitait la chair humaine à beaux deniers comptants, s'étonnaient de voir au cou des sauvages des foulards fabriqués et achetés à Lyon et transportés ensuite par les caravanes jusque dans des lieux dont nous n'avons nulle idée. Les Bédouins du Grand Désert portent des fez confectionnés à Rouen, pendant que, sous la tente, leurs épouses s'enveloppent dans des étoffes transparentes qui viennent de Nîmes. Les peuplades encore survivantes des anciens Peaux-Rouges de l'Amérique fument le calumet de paix dans des pipes expédiées de Saint-Omer ou des manufactures bien connues de l'Allemagne.

N'est-ce pas là une démonstration aussi caractéristique qu'inattendue des progrès de l'échange entre les peuples, et ne peut-on pas dire sans exagération qu'il suffirait d'examiner en détail un costume pour y découvrir, sans erreur comme sans contestation possible, la nature et l'étendue des relations commerciales nouées par chaque peuple.

II

Les vêtements que le langage barbare des marchands qualifie de *vêtements confectionnés*, ou avec un redoublement de barbarismes, de *confections*, représentent la révolution la plus radicale qui se soit jamais rencontrée dans l'histoire industrielle des costumes. On n'avait jamais rien vu de pareil ni à la machine à coudre, ni à la machine à découper.

On sait que, non-seulement les uniformes, mais encore les habits civils d'hommes, s'obtiennent par classes de taille numérotées, au moyen d'emportepièces mus par des procédés mécaniques d'une puissance extraordinaire. Il suffit d'une seule pression de la machine pour obtenir, par douzaines et par

centaines, des pièces au modèle du patron que les ciseaux du tailleur le plus exercé mettraient bien des jours à obtenir moins précises et moins achevées. La machine à coudre les raccorde ensemble avec une rapidité vraiment vertigineuse, et l'on obtient en bien peu d'heures, avec un tout petit nombre de personnes, ce qu'une armée d'ouvriers ne viendrait pas à bout de fabriquer en plusieurs semaines.

La dernière conséquence de ces inventions a été un résultat inattendu qui aurait bien surpris nos pères, et dont nous ne daignons presque plus nous apercevoir. Une très-grande partie de la population, en y comptant même des personnes aisées, trouve moyen de se faire ainsi vêtir à la mécanique, sans modèle, sans patron, sans mesure : on entre par une des portes de l'établissement et l'on en ressort, par l'autre extrémité, habillé de pied en cap, de pantalon, de gilet, de redingote et de pardessus qu'il a suffi de décrocher des armoires. Grâce à ce système, les modes masculines tendent à disparaître. Elles s'effacent insensiblement, ou du moins, ne subissent plus que des transformations lentes et peu apparentes. Chacun finit par s'immobiliser dans le costume qui lui sied ou qui lui convient le mieux.

Il y a là un progrès véritable qui affranchit peu à peu l'homme d'un souci peu compatible avec sa dignité et avec l'emploi de son temps. La promptitude avec laquelle il revêt, sans avoir à s'en occuper autrement, ou son habit de tous les jours ou son costume de cérémonie, laisse son esprit disponible, et lui rend son activité tout entière pour des pensées plus considérables et plus sérieuses.

En ce qui concerne la toilette féminine, la mode ne s'est point jusqu'ici dirigée dans le même sens et n'a point accompli encore ce progrès suprême de désintéressement. Il y a cependant des *confections* pour les femmes comme il y en a pour les hommes. Certaines parties du vêtement se font aussi pour elles à la mécanique et en dehors de toute appropriation à la personne. Seulement, jusqu'ici, la mode n'y a cherché qu'un moyen plus économique de varier la toilette et de substituer, par exemple, à l'immobile coutume du châle toute cette série de pardessus dont les noms et les formes varient à l'infini.

III

Nous avons gardé pour la fin de ce travail l'étude des costumes considérés au point de vue des mœurs. A les prendre sous cet aspect, ils nous apparaissent comme une véritable révélation et deviennent souvent le signe caractéristique d'une civilisation et d'une époque. Il n'est pas même besoin pour cela que la forme du vêtement change ou que la coupe en soit modifiée; il suffit

que l'habit soit porté d'une certaine façon pour revêtir l'empreinte de la personne et conserver un caractère typique. Qui de nous, parmi les anciens de la littérature et de la société actuelle, n'a connu l'habit boutonné de l'illustre Berryer, ou encore celui de M. Guizot? Qui n'a présenté cette ample redingote dans laquelle s'enveloppait la malice piquante et toute française de M. Saint-Marc Girardin, le professeur à la Sorbonne? On ne se figure point madame Recamier, dans sa jeunesse, autrement qu'avec une tunique grecque, et, aux dernières limites de sa vieillesse, sans ce bandeau de mousseline blanche qui encadrait sa pâle figure et à travers lequel nous l'avons vue sourire à la mauvaise humeur de Chateaubriand.

Ce qui se réalise ainsi pour les individus, cette physionomie de son âme que l'on communique pour ainsi dire malgré soi à chaque partie de ses vêtements, cette traduction spontanée par le costume, cette préoccupation de nos habitudes, de nos mœurs, tout cela se retrouve à un bien plus haut degré, lorsqu'on prend la mode comme la traduction inconsciente et cependant expressive de l'état moyen des âmes à une époque donnée. Alors les moindres détails acquièrent une signification véritablement historique, et l'on peut répéter de ces fragiles tissus ce que disait si judicieusement l'historien Plutarque au début de sa *Vie d'Alexandre le Grand* : qu'il ne faut pas mépriser les anecdotes dans la vie d'un héros, et que souvent ces petits traits marquent mieux le caractère que ne pourraient le faire les actions les plus considérables. Il est certain, en effet, que l'habitude de prendre la poche droite de son gilet pour tabatière peint au vif cette activité et aussi cette impatience fébrile qui caractérisaient Napoléon I^{er}; les belles robes de chambre qu'a laissées après lui Voltaire nous rappellent que le patriarcat de Ferney a dû longtemps garder la chambre; cette ample douillette à grands ramages qu'à l'Union des Arts nous voyons suspendue dans une vitrine au-dessus de la couronne de laurier d'Irène, atteste cette tendance à la coquetterie dont le vieillard aimait à tirer vanité. On a souvent remarqué l'habitude qu'avait Buffon de revêtir pour composer ses ouvrages, son plus beau costume de cour, et ce n'est point faire un rapprochement forcé que de marquer, comme on l'a fait déjà, le rapport entre la magnificence de la tenue et l'éclat un peu factice du style.

Ces mystères moraux du costume vont si loin que, pour en tirer tout leur enseignement, il ne suffit même pas de les avoir sous les yeux et de les tenir dans les mains; il faudrait encore savoir de quelle manière ils ont été portés dans l'usage de la vie. Nous savons, par le témoignage des auteurs et par les plaintes unanimes des moralistes romains, combien il était significatif de laisser flotter autour de soi les pans de sa tunique, au lieu de les ramasser dans une ceinture étroitement serrée, à la manière du vieux Caton. C'était

pour la jeunesse dorée de l'empire d'Auguste un art et toute une révélation que la façon de draper et de mouvoir sa toge, de la relever pour être plus à l'aise, ou de l'abandonner à son ampleur pour se donner, tour à tour, quelque chose de majestueux ou d'efféminé.

Si l'on compare les canons tuyautés qui forment la fraise des plus graves magistrats au temps de Louis XIV, avec ces jabots d'abord raides et empestés, puis bientôt flottants et lâches, jusqu'à devenir, à l'époque de la Régence, des espèces de chiffons, on s'aperçoit bien vite que la forme même de cette pièce de lingerie n'a pas beaucoup varié et que la seule façon de la porter ou pendante ou apprêtée, lui permet tour à tour d'encadrer la physionomie imposante du président Lamoignon, ou le masque effronté du marquis de Mascarille.

Le souvenir de ces draperies flottantes, que traînait après elle la coquetterie grecque et romaine, m'est revenu à propos de ces robes Watteau, dont l'Exposition des Champs-Élysées renfermait des spécimens remarquables. Il n'est personne qui ne les ait vues représentées dans quelque'un des tableaux de Lancret, de Boucher, de Natoire. Rien ne peint mieux cette époque corrompue et cependant gracieuse encore du dix-huitième siècle. Toutes ces étoffes flottent comme un nuage, et au lieu de tenir au corps pour le modeler, elles semblent jouer capricieusement aux alentours, donnant ainsi à toute la physionomie je ne sais quoi de fantastique et d'indéterminé. On s'explique cet effet un peu bizarre, lorsqu'on a pris la peine d'examiner la construction de cette espèce de peignoir improprement qualifié de robe. Ce que vous avez sous les yeux se réduit en effet à une robe de chambre extrêmement vaste, au dos de laquelle un simple ruban, pissé dans une coulisse, détermine par derrière quelques plis simulant le corsage. Par devant, à la hauteur de la ceinture, un véritable tablier est fixé par le haut sur le côté droit, et s'étalant par devant lorsque les manches ont été enfilées, vient se rattacher, du côté gauche, à ce même ruban qui a fait le tour de la ceinture. On n'a qu'à se figurer par dessous ces paniers d'osier dont nous voyons pendus tout auprès quelques curieux échantillons et l'on comprendra la fragile structure de toute cette toilette dont l'économie repose sur un simple nœud de ruban.

IV

Cette traduction des mœurs par la mode est quelque chose de si impérieux que la tyrannie du costume va souvent jusqu'à imposer aux femmes, non pas seulement de la gêne, mais des souffrances réelles et jusqu'à de véritables tortures; parfois même, c'est la santé, c'est la vie qui se trou-

vent exposées à des périls plus certains et plus meurtriers que les dangers des champs de bataille.

Lorsqu'on prétendit, à l'époque du Directoire, ressusciter les vêtements de la Grèce, pour en inspirer, pensait-on, le patriotisme aux Français de ce temps-là, la mode ordonnait aux femmes de paraître en plein hiver, dans les promenades publiques, la tête découverte, en même temps que le cou et les bras absolument nus. On sait même que quelques-unes d'entre elles, notamment madame Récamier et madame Tallien, ne craignirent point de risquer le cothurne grec, malgré les inconvénients que doit entraîner dans notre climat le manque de chaleur aux extrémités inférieures du corps. Ce fut alors une véritable épidémie de fluxions de poitrine, sans que la mode se déclarât vaincue par cette invincible mortalité; et, chose curieuse, lorsque cette copie éphémère des costumes grecs et romains eut passé de la fantaisie française, les femmes n'en persistèrent pas moins à conserver longtemps encore la coutume de garder les bras nus presque jusqu'à l'épaule, au risque de tout ce qu'en pouvaient souffrir les organes respiratoires. Il y avait là, de leur part, comme une sorte de bravade et comme le chevaleresque déploiement d'un courage insensé.

C'est alors que nous voyons reparaître les gants longs et mieux encore les mitaines chaudes dont les bonnes femmes de notre temps ont seules conservé la sage tradition. Sous ce rapport, les Vénitienues du quinzième et du seizième siècle et les damés du temps de Louis XIV se sont montrées plus sages et mieux avisées. Tout en portant les bras nus, elles avaient grand soin d'ajouter aux manches trop courtes de leurs robes cette protection efficace contre le froid. Leurs mitaines n'avaient point, comme les gants longs à dix-huit et vingt-quatre boutons qu'on porte de nos jours, la prétention de dessiner exactement la forme de l'avant-bras; elles étaient larges, de couleur éclatante, et garnies à l'intérieur, sinon d'une véritable fourrure, à tout le moins d'une doublure de velours. Cette précaution si universellement répandue explique comment le manchon est resté pendant une si longue suite d'années beaucoup moins un objet utile qu'un accessoire du maintien. Sous Louis XIII et sous Louis XIV, il ne remplissait véritablement aucune des conditions exigées pour rendre les plus médiocres services. Ce sont plutôt des espèces de petits sacs de voyage ou de promenade, semblables au ridicule qu'inventèrent les femmes sous la Restauration. Tel d'entre eux est simplement couvert à l'extérieur d'une étoffe de soie damassée et garnie sur les contours d'une guirlande de fleurs de laine et de paillon; l'intérieur est doublé d'un treillis de canevas, grossier mais solide, et il paraît fait plutôt pour loger de menus objets que les mains délicates d'une femme. Le corps même du manchon n'est pas autre chose que quelques poignées de crin. On dirait du dossier d'un meuble,

et l'on n'y trouve ni la chaleur ni le moelleux du duvet du cygne ou de la plume de l'oiseau.

Ce fut plus tard, avec l'Empire et la Restauration, que les femmes se décidèrent à prendre quelques précautions en faveur de leur santé, sans vouloir rien rabattre, en apparence, de leur audace à braver les précautions les plus vulgaires de l'hygiène. Alors on vit apparaître ces monstrueux boas, espèces de serpents de fourrures, qui faisaient une ou plusieurs fois le tour du cou et finissaient par se perdre à la ceinture ou derrière la taille; les manchons grossirent jusqu'à prendre des proportions démesurées, tellement qu'en vertu d'une réaction, aussi inévitable dans la mode qu'en politique, les femmes aboutirent, durant les premières années du règne de Louis-Philippe, à s'ensevelir dans de véritables monceaux de ouate.

Les manches à gigot, comme on les appelait alors, étaient d'énormes coussins, des espèces d'édredons qui, pendant de chaque côté du corps, en triplaient au moins le volume.

V

Il est temps de terminer cette longue énumération, et c'est notre devoir de demander pardon à nos lectrices pour nous y être autant attardé. On aura peine à croire, après tant de pages imposées à la bonne volonté de celles qui ont eu le courage de nous suivre jusqu'au bout, on aura peine à croire que nous ayons procédé par élimination et gardé par devers nous peut-être plus de détails encore que nous n'en avons donné. N'aurait-il pas été curieux, par exemple, de parler des jouets d'enfants, et de montrer quels ont été dans l'histoire les antécédents de cette industrie aujourd'hui si heureusement développée. Il y a dans une vitrine deux objets qui devraient jeter dans la rêverie les inventeurs d'étranges : d'abord un petit berceau dans lequel un enfant mignon est à demi couché, et à mesure que le berceau se balance sur sa monture en arceaux, l'enfant se soulève et étend les bras avec le mouvement le plus gracieux. Il y a également, enveloppé dans ses langes de soie et de broderies, un bambin que l'on porte au baptême. On ne voit sortir de l'étui rien autre chose que la tête et les pieds. Si vous enlevez le bonnet qui recouvre cette tête de cire, vous voyez que l'artiste a imité avec une habileté plus exacte que gracieuse jusqu'à ces rugosités de la première heure qui précèdent la naissance des cheveux. Ces deux jouets du temps de Louis XIII ne seraient nullement déplacés dans nos salons.

Il resterait encore à se demander, pour donner à cette étude sa conclusion et sa portée, quel jugement nos descendants prononceraient sur les modes de notre temps. Il serait curieux de devancer par la réflexion la sentence de la postérité. Il ne faut

drait pas croire, à cet égard, que nos vêtements actuels aient moins de signification et moins de portée dans l'ordre moral que les costumes de nos ancêtres, et les moralistes futurs n'auront pas moins beau jeu pour y lire, comme nous l'avons fait pour nos devanciers, nos prétentions, nos ridicules et nos vices. On comprend du reste que cette matière est féconde et qu'elle nous entraînerait trop loin ; aussi j'aime mieux m'en tenir à la

superficie, et déclarer, comme je le pense en effet, qu'au point de vue de l'art, il est difficile d'imaginer des costumes plus gracieux et plus accomplis que les nôtres. Si l'on a quelque chose à leur reprocher, il ne faut pas laisser de leur rendre justice sur ce point, laissant à ceux qui viendront plus tard les critiques et les réserves.

ANTONIN RONDELET.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

PETITS DRAMES VENDEËNS

PAR ÉMILE GRIMAUD. (1)

« Il n'y a plus de poésie ! la poésie est morte ! » s'est le refrain ordinaire de ceux qui, en fait de cources de poésie et d'exaltation, ne lisent que les journaux et les frivolités du jour, ne fréquentent que les théâtres, ces tristes miroirs qui reproduisent trop fidèlement les vices, les petitesse, les sottises et les abaissements de notre temps. Mais la France, comme Rachel, porte deux nations dans son sein : d'un côté, les boulevardiers et ceux qui les suivent à la file ; de l'autre, les chrétiens, les gens sérieux, qui ont encore au cœur la flamme des austères enthousiasmes et de la véritable poésie. Des faiseurs de vers, à la plume facile, élégante, ont voulu faire de la poésie bourgeoise, ils ont cru initier les masses à la langue immortelle

Dont les sots d'aucun temps n'ont su faire de cas.

Ils ont fait des sonnets sur un enfant qui se mouche ou sur un vieux qui prend du tabac ; ce sont des vers, puisqu'ils y ont mis la rime et la mesure ; mais la poésie git-elle dans ces viles miniatures ? pas plus que dans les magots dont se plaignait Louis XIV. La poésie est fille du Ciel ; elle n'a rien à voir avec nos misères matérielles ; elle peut chanter le rabot et la charrue, parce qu'ils symbolisent le travail, mais le moyen d'en noblir le lard et la soupe aux choux, la pipe et le petit verre ?

Un vrai poète s'est rencontré ; il vient grossir

cette pléiade où M. de Laprade chante la nature et la patrie ; Joseph Autran, la mer ; Anatole de Ségur, Dieu et l'Église, et tous les grands dévouements ; nouveau venu, M. Émile Grimaud s'est confiné dans un coin de notre histoire nationale, mais quel coin de l'histoire que celui de la guerre de la Vendée, de la lutte entre les Blancs et les Bleus ! quels noms que ceux qui émaillent le récit : Bonchamp, Lescure, Cathelineau, Stofflet et Charette !

L'accent de M. Grimaud est profond, pénétrant et fier ; on comprend qu'il ne fait pas de vers sur un thème donné, sur un programme d'académie. La muse chante près de lui et lui redit, en un langage harmonieux et sévère, les récits qu'il a jadis entendus au foyer paternel. De quoi pouvait-on parler, de la Loire et du Maine à l'Océan, si ce n'est de cette lutte héroïque ? Quels noms revenaient plus souvent sur les lèvres des vieillards que les noms des soldats et des martyrs, des victimes et bourreaux ?..

M. Grimaud s'est souvenu et il a écrit. Je citerai deux morceaux, qui seront trop courts au gré de mes lectrices, et leur donneront la note de ce noble talent.

EN MARQUIS.

Sous des quinquets fumeux aux lueurs indécises,
Le tribunal d'Angers un soir tint ses assises :
Oh ! que de fronts tenus à l'appel de leurs noms !
— Domestiques, bourgeois, brigands pris à la guerre,
Et dans un coin, vêtu d'une bure vulgaire, ignons.
Un grand vieillard, plus grand que tous ses compa-

Malgré l'habit grossier, le haut rang se devine :
Sa tête vous saisit, sa tête noble et fine.
Par la longue existence il a les traits pâlis.
C'est le dernier La Haye... ô l'intrépide race !
Jeanne d'Arc les a vus, se pressant sur sa trace,
Bouter les Anglais hors du royaume des lis.

(1) Un beau volume, chez Al. Lemerre, galerie de Choiseul, 27-29. Prix : 3 fr. 50.

Aux pieds de François même ils tombaient à Pavie ;
Sur tous nos champs d'honneur ils ont joué leur vie ;
Tous nos drapeaux sont teints de leur sang généreux.
« Il n'est pas un soldat plus brave en notre armée. »
Ainsi dans Berg-op-Zoom, sur la brèche enflammée,
Un héros, Lowendahl, vantait leur dernier preux.

Pour son Dieu, pour son Roi, quand l'Anjou se sou-
lève,
C'est ce preux qui du mur décroche son vieux glaive.
Que pèsent à son bras ses quatre-vingt-huit ans !
Demandez à Ronsin, demandez à Santerre,
Si l'âge avait glacé sa vertu militaire,
S'il savait, à Coron, mener au feu les blancs !

Triste, il songe comment finit sa destinée ;
Le ciel, selon son vœu, ne l'a point terminée ;
Soldat, il demandait à périr en soldat...
Mais son nom retentit au milieu du silence,
Puis un juge, d'un air où perce l'insolence :
« — Blanchis-toi, ci-devant, de ton noir attentat.
— La mort ! mettez : La mort ! sur votre infâme liste !
Bourreaux !... ne suis-je pas chrétien, moi ? royaliste ?
Gentilhomme ?... il suffit ; sinon, j'ajouterais :
Juges ! si plus que vous quelque chose en ce monde
Mérite mon mépris et ma haine profonde,
Ah ! c'est la vie, — alors que je vous la devrais ! »

Il se rend au supplice, et telle est sa prestance
Qu'autour de l'échafaud la hideuse assistance
De ses cris ce matin ne déchire pas l'air.
Ce front, ce beau front blanc d'antique patriarche,
Radieux, vers le ciel, monte de marche en marche.
L'assaut de Berg-op-Zoom ne le vit pas plus fier.

UNE RELIQUE.

C'est un simple mouchoir aux nuances passées,
Au fond blanc, que ponctue un gai semis de fleurs.
Souvent je le déplie, et voilà mes pensées
Sombres comme au temps dont il vit les malheurs.

Lorsqu'à quinze ans, parmi des victimes pressées
Dont la noyade allait engloutir les douleurs,
Mon aïeule marchait, bras liés, œil en pleurs ;
Il voilait chasteinent ses épaules glacées.

En côtoyant la Loire, ah ! que de fois tout seul,
Je songe à la minute, ô mère de mon père,
Où le flot s'avancait pour être ton linceul !

Non ! Carrier tremble enfin, et l'honnête homme
Des cris de délivrance éclatant sur ce bord : [espère
Tu vivras, pauvre enfant, car Robespierre est mort !

Ces dessins du panier ne vous donneront-ils pas
envie d'aller jusqu'au fond ? Tout serait à citer
dans ce volume si vivant, si réaliste et si poétique
à la fois.

M. B.

VOYAGE AUX VILLES MOATES DU ZUYDERZEE

PAR M. HENRI HAVARD (1).

Le Zuyderzée rappelle un des plus terribles
dramas de l'histoire. Par une nuit de l'année 1225,
la mer du Nord rompit les digues de la Hollande
et s'étendit sur trente lieues de pays, couvrant du
mobile linceul de ses flots les villages, les églises,
les champs et les prés ; rien ne survécut, rien ne
reparut à la surface de l'Océan ; il ne rendit jamais
sa proie, et aujourd'hui les vaisseaux passent et
repassent sur ces bourgs ensevelis, sur les sépul-
tures de ces tranquilles paysans, surpris dans leur
lit par les vagues conquérantes. Au bord du
Zuyderzée se sont élevées un grand nombre de
villes, ports et havres de commerce dont la pro-
spérité, jadis inouïe, est égale aujourd'hui par la
sénile décrépitude : le négoce s'est porté ailleurs ;
ces cités se sont dépeuplées ; elles restent aujour-
d'hui avec leurs remparts et leurs monuments,
leurs anciennes mœurs et leurs antiques costumes,
comme des fantômes du passé !

Le livre que nous annonçons les décrit avec
le plus grand soin ; l'auteur a entrepris ce voyage
de circumnavigation, difficile, périlleux même, et
avec l'attention la plus scrupuleuse, il a visité
toutes les villes et toutes les îles qui entourent la
vaste mer intérieure du Zuyderzée ; on parcourt
avec lui l'île de Marken, dont les pêcheurs vivent
encore absolument comme on vivait au treizième
siècle ; la charmante petite ville de Monnikendam,
dont les vieux monuments pourraient enthousias-
mer un peintre ; la ville d'Edam, dont les maisons
et les églises sont des bijoux ; Stavouren, célèbre
par ses légendes ; la ville de Hoorn, qui a donné
son nom à un cap découvert par un de ses enfants ;
Enckhuyzen, dont l'hôtel de ville est si riche en
tableaux ; Hinde'open, qui possède un art spécial,
celui de la sculpture sur bois, les travaux exécutés
dans cette ville ont un caractère particulier que les
amateurs connaissent... Que d'autres encore on
pourrait citer ! que de souvenirs historiques et
ethnographiques se rattachent à ces villes momifi-
ées ! M. Havard décrit et raconte à merveille ;
nous ne reprocherons à son aimable livre qu'un
éclectisme religieux par trop étendu, cette obser-
vation faite, nous recommanderons ce curieux
travail, surtout aux pères et aux frères de nos
jeunes lectrices.

M. B.

JOSEPHINE SAZERAC DE LIMAGNE

JOURNAL, PENSÉES, CORRESPONDANCE

Mélancolique et mystérieux, ce livre ne peut
cependant que produire une excellente impres-
sion sur l'esprit des jeunes filles qui le liront, car

(1) Chez Plon, rue Garancière, n° 10. Prix : 4 francs.

la mélancolie y est sans cesse combattue par la pitié, et le mystère qui y règne est celui d'un cœur pur qui se défend contre lui-même et contre les séductions du monde.

Joséphine de Limagne a passé à Paris sa courte vie; peut-être plus d'une d'entre vous l'a rencontrée, le matin, lorsqu'elle allait donner ses leçons et gagner le pain quotidien; peut-être l'avez-vous vue à l'église où elle venait retremper son âme, peut-être l'avez-vous aperçue au Luxembourg, où elle venait donner un peu d'air pur à sa poitrine épuisée; vous avez vu passer cette ombre, sans vous douter de ce qu'il y avait sous cette frêle enveloppe de feu et de génie. Son journal l'a révélé; il est touchant à lire, il est beau de voir cette chrétienne aux prises avec la pauvreté, avec le labeur,

avec l'amour, avec la souffrance, et triomphant de tout ce qui crucifie ou flatte la nature, triomphant parce qu'elle est appuyée sur la croix. Comme on la bénit, cette croix du Calvaire, lorsqu'on voit quelle force elle donne aux faibles, quel secours aux blessés, et quelles rayonnantes espérances elle fait briller devant des yeux mourants! La beauté, la divinité de la religion éclatent dans ce petit livre, qu'une jeune fille a écrit pour elle-même, intime confidence que la mort a permis de révéler à d'autres âmes. Nous recommandons vivement ce livre intéressant et distingué (1).

M. B.

(1) Chez Adrien Le Clerc, 29, rue Cassette, Paris. — Un joli volume. Prix : 3 fr. 50 c.

CONSEILS

XII

LES JOURS

CÈRE lectrice, qui habitez une petite ville, un bourg, un village, ne croyez pas que ces *Jours* soient les sept séries de la grande semaine durant lesquelles Jéhovah créa le monde et ceux qui l'habitent, ni ces *Jours* chantés par le vieil Hésiode, ni les *Jours* d'Auvergne ou de Bretagne, si fameux autrefois, pendant lesquels la justice se rendait à grandes ondes; non, les *Jours* dont il s'agit, sont une des expressions et des habitudes de notre temps, qui menacent terriblement d'en devenir une des plaies.

Jadis, la femme d'un grand fonctionnaire, un général ou un préfet par exemple, assignait un jour par semaine aux visites qu'elle était en droit d'attendre; elle restait chez elle, et recevait tous ceux que la hiérarchie et les convenances mettaient en relation avec la Préfecture ou le Quartier général. La petite liste restait chez le concierge pour les amis, qui venaient aux heures de l'intimité; les six autres jours demeuraient libres, et la *préfète*, la *maréchale*, l'*amirale* sauvait ses matinées comme dit Fénelon), ses journées aussi du flot des indifférents. Rien de plus simple et de plus judicieux que ce jour; il rassurait les gens délicats et timides qui craignent d'être un embarras, et qui, ce jour-là, devenaient un ornement et un plaisir.

Mais, aujourd'hui, toutes les femmes, dans les villes grandes et moyennes, ont suivi cet usage. Madame A... reste chez elle le dimanche, et mesdames B, C, D (tout l'alphabet y passe) accourent et viennent passer vingt minutes dans ce salon qui les attend; madame B, à son tour, a pris le lundi; mesdames A, C, D, E, F, G et H, auraient peur d'y manquer; le mardi appartient à madame C. Le cortège d'accourir. Madame D a son mercredi, personne n'y manque; et le jeudi de cette bonne madame E, l'oubliera-t-on? on n'a garde; le vendredi de madame F est très-suivi, et le samedi de madame G est connu de toutes et de tous. On recommence le dimanche par madame A.

Comme dans les grandes villes plusieurs dames prennent le même jour, il en résulte que les femmes qui font partie de la société passent exactement leur vie à se faire des visites, et que la figure de madame Benoit devient le type sur lequel se modèlent jeunes filles, jeunes femmes et mères de famille. De trois heures à six, on les trouve partout, hormis chez elles.

Ce n'est que trois heures, direz-vous peut-être, indulgentes lectrices. Et la toilette préparatoire, la comptez-vous pour rien? elle prend au moins une heure, et la soirée, comment est-elle em-

ployée? un nombre si étendu de relations amène forcément des invitations incessantes; les grands dîners, les bals, les fêtes sont le corollaire des *jours*; voilà bien des soirs où le foyer domestique demeure désert, voilà bien des matinées où la fatigue de la veille fait négliger à mesdames A., B., C., etc., les devoirs de leur intérieur et le soin de leurs enfants. Aussi ne vous étonnez pas si les femmes de notre époque ont toujours sur les lèvres la même parole insipide et ridicule : Vraiment, on n'a le temps de rien !

Maintenant, qu'est-ce au juste que le *jour* ? qu'y fait-on ? de quoi y parle-t-on ? Voici le *jour* venu, le salon est ouvert et paré ; parée aussi, et le plus possible, la maîtresse de la maison ; elle attend, assise oisivement près de la cheminée, les visites qui, pour que son amour-propre soit flatté, doivent se succéder sans interruption, se presser, se *fouler* même dans l'antichambre ; il serait triste, il serait humiliant d'attendre des visiteurs qui n'arrivent pas, et de faire une toilette charmante que nul ne verra. J'ai vu de ces dames au jour cruellement morfondues de leur isolement, et accueillant comme un sauveur un petit commis aux contributions, comme une bénédiction la maîtresse de piano de leur fille. Laissons ces déshéritées ; revenons à madame A... Son dimanche est suivi, son salon est plein ; à peine le valet de chambre a-t-il le temps d'annoncer (on annonce encore chez elle) : les groupes qui entrent se heurtent aux groupes qui sortent ; elle trône, elle est ravissante ; elle accueille avec une grâce parfaite ses amies et même ses ennemies intimes ; de temps en temps, une coupe de vrai Chine, pleine de bonbons, circule, (il est même des salons où un buffet est dressé et trouve beaucoup d'amateurs ; madame A. n'a pas encore admis cette innovation, chez elle on cause — la toilette — la médisance — les bals et sauteries — les théâtres fournissent seuls à l'entretien ; la jeune femme, novice encore, qui est admise dans ce cénacle y apprend que, sans luxe et sans parure, on n'est rien, on ne compte pour rien — que les plus coupables intrigues sont un sujet de plaisanterie — que le plaisir des plaisirs est le théâtre ; sa crédule jeunesse avait cru y voir un écueil à fuir et une leçon à éviter ; on lui apprend combien ces idées-là sont arriérées. — Vous voyez qu'elle sort de là bien endoctrinée, et elle va, si elle est répandue, continuer son cours d'instruction chez dix autres mesdames A..., où elle trouvera les mêmes idées, les mêmes goûts, les mêmes aspirations.

Elle rentre chez elle la tête vide et fatiguée ; son mari l'attend, le dîner aussi, les enfants aussi. Le mari est impatient, le dîner refroidi, les enfants

ennuyés et ennuyeux. Mais qu'importe ? la jeune femme pense à autre chose : à cette belle robe de deux tons qui se drapait si étroitement aux flancs de madame S..., à l'histoire compromettante racontée à demi-voix, à la pièce nouvelle qu'il faudra absolument voir, quoi qu'en dise la prudence du mari et de la mère... voilà à quoi elle pense... puis à son *jour* : qu'il soit brillant ! qu'il soit couru !

Et le lendemain ressemblera à la veille : ils ne différeront les uns des autres que par l'excès croissant des dépenses, le vide croissant de la vie et l'oubli croissant des devoirs. Pendant que les *jours* se suivent, la maison va comme elle peut, le mari va, lui, à ses affaires et à ses cercles ; les enfants sont livrés à une bonne : elle les promène quand il fait beau ; quand il fait mauvais, ils demeurent enfermés dans la *nursery*, une petite chambre ; ils jouent d'abord, puis ils s'ennuient, se disputent et se battent. Pauvres petits enfants !

Si cette jeune femme a eu de la piété, convenez que, sans un miracle qu'on ne peut attendre, sa première ferveur ne résistera guère et la perle précieuse sera emportée par ce courant mondain qui ne s'arrête jamais ; son esprit prendra la teinte futile du milieu où elle vit ; les beaux sentiments, le goût du devoir, la vue claire de ce qui est bien et de ce qui est mal, périront vite dans cette atmosphère desséchante ; entraînée dans ce tourbillon funeste ; elle n'aura plus le temps ni de lire, ni de travailler, ni de réfléchir ; et lorsqu'on lui fera un doux reproche de l'inanité de son existence, elle répondra naïvement : On n'a le temps de rien !

Ce temps, ce temps précieux, ne le perdez pas dans ces courses au dehors, dans ces visites sans cesse renouvelées, où l'amitié n'entre pour rien, dans ces conversations qui toujours lèssent la conscience ; sachez rester au logis, dans ce logis tant aimé aux premiers jours de votre union ; vous y retrouverez de frais souvenirs, vous y trouverez votre mari, qu'un *absentéisme* trop fréquent finirait par chasser de la maison, vous y trouverez votre table à ouvrage, votre bureau, votre bibliothèque, enfin, vous y trouverez vos enfants ! Et si vous avez une amie fidèle, si vous avez même quelques connaissances agréables et sûres, vous saurez bien les voir sans qu'elles aient un *jour*... Le *jour*, ce brouhaha d'indifférents, n'est-il pas l'ennemi de l'intimité et de l'amitié ? La vieille Irlande a péri par l'absence trop prolongée des propriétaires terriers ; l'absence continuelle des femmes des grandes villes ne finira-t-elle pas par ruiner la famille tout entière ? Quand la reine des abeilles émigre, la ruche s'éparpille et les guêpes mangent le miel. M. B.

EXPLORATIONS ET AVENTURES AU POLE NORD

I

Le pôle Nord est et demeurera encore la région des mystères; aussi, continue-t-il à attirer les explorateurs les plus hardis du nouveau et de l'ancien monde.

On sait que, depuis le commencement du siècle, les parages arctiques ont été le théâtre des plus remarquables entreprises. Aux Anglais appartient l'honneur de l'initiative; les Américains se sont jetés, avec leur ardeur et leur audace habituelles, dans ces glorieuses et rudes campagnes. L'Allemagne, la Suède, l'Autriche, la Hongrie ont également concouru à cette noble et pacifique joute, qui aurait peut-être rencontré un triomphateur dans notre compatriote Gustave Lambert si une balle prussienne ne l'avait fait tomber au champ d'honneur, à Buzenval.

La question n'a pas beaucoup marché depuis cinq années, lorsque nous exposons, ici-même, les voyages au pôle Nord (1). Plusieurs marins ont, il est vrai, tenté de forcer les derniers remparts qui semblent se dresser entre le champ des dernières découvertes et l'inconnu; leurs aventures sont pour la plupart singulièrement émouvantes, mais la science n'a pas gagné par eux des victoires bien éclatantes.

Qui sera donc assez heureux pour planter le drapeau de sa patrie à l'extrémité de l'axe terrestre? A vol d'oiseau, la route à parcourir paraît courte, surtout lorsque, du bout du doigt, on trace sur la carte un commode itinéraire, — mais, en réalité, que d'obstacles, que de difficultés! — Le suppose-t-on, il ne reste, pour atteindre le pôle, qu'environ 170 lieues à franchir, si nous prenons comme dernières étapes les latitudes qu'atteignirent Parry en 1827, et, depuis, Kane, Hayes et Hall à distance minime que celle-là en pays ordinaire, mais prodigieusement longue lorsqu'il s'agit de se frayer une voie au milieu d'amoncellements de glace, par une température qui dépasse souvent 40 degrés de froid!

Le plus dramatique de tous les voyages récemment accomplis est, sans contredit, celui du navire

le *Polaris* dont le chef était l'Américain Hall. Nous allons vous en décrire les principales péripéties.

II

LES NAUFRAGÉS DU POLARIS.

Ancien journaliste, homme de science et d'énergie, Hall fut séduit, comme tant d'autres, par l'attrait des explorations polaires. Il fit appel au patriotisme de ses concitoyens; courut de ville en ville à travers les États-Unis; organisa, en 1870, une souscription publique, à laquelle le peuple américain répondit avec le plus généreux empressement. On lui accorda deux fois plus qu'il ne réclamait; il partit de New-York, le 29 juin 1871, accompagné de trente-huit hommes, familiarisés avec les parages du Nord; parmi eux se trouvait Morton, ce matelot heureux qui, le premier, avait, en 1854, découvert un espace libre au delà du 82° degré, espace qui fut salué du nom de mer de Kane.

Persuadé comme la majorité des navigateurs anglais et américains que le meilleur itinéraire à suivre pour pénétrer le plus avant du côté du pôle Nord est l'ouest groënlandais, Hall prit la route où s'étaient précédemment engagés le docteur Kane et Hayes.

Son navire, le *Polaris*, remonta le Smith Sound; le 1^{er} septembre, il se trouvait par 82° 16' de latitude nord. C'est le plus haut point qu'on ait encore atteint sous voiles. Jusqu'alors, malgré quelques difficultés de détail, l'expédition n'avait pas rencontré de grands obstacles. Rien ne faisait alors présager un désastre, mais on fut obligé de s'arrêter, les glaces s'amoncelaient de toutes parts. Il fallut rétrograder. Les Américains hivernèrent dans une baie plus au sud. Après quelques excursions faites par terre, Hall, déçu dans ses espérances, miné par la maladie, à bout de forces, s'éteignit le 8 novembre.

Ses compagnons furent alors divisés: les uns, en petit nombre, voulaient poursuivre une expédition qui, à son début, avait obtenu les plus brillants résultats; les autres, effrayés par la pers-

(1) Voir les numéros d'Août et de Septembre 1869.

pective d'être retenus des années entières captifs au milieu des glaces, s'opposèrent à tenter de nouvelles excursions plus au nord; ces derniers l'emportèrent et l'on se prépara à regagner des parages moins redoutables.

Le *Polaris* s'engage dans la partie occidentale du canal de Kennedy. Les courtes chaleurs des régions polaires touchaient à leur fin, on n'était cependant qu'au 12 du mois d'août. La mer se couvrait de glaçons qui menaçaient à chaque instant de les engloutir. Les matelots eurent la pensée d'amarrer fortement leur navire à une banquise de cinq milles d'étendue qui roulait à la dérive, emportée par le courant.

Le mauvais état du navire, le vent contraire qui régnait depuis plusieurs jours, avaient engagé les passagers du *Polaris* à cette surprenante détermination. Ils se vouaient déjà en quelque sorte à la fortune de cette banquise, qui les entraîna majestueusement vers le sud, semblable à un immense radeau remorqueur.

La marche fut d'abord très-lente, mais, à partir du milieu de septembre, on fit jusqu'à vingt milles par jour. L'hiver approchait, un vent glacial commençait à souffler; on pouvait craindre à chaque moment d'être broyé par les glaçons qui flottaient autour du bâtiment. Les marins crurent prudent de se ménager un refuge sur l'île flottante qui les précédait.

Une maisonnette y fut construite et remplie de provisions de toute nature.

Les voyageurs se tenaient prêts, en cas d'alerte, à abandonner leur navire et à s'y réfugier. Cette heure ne tarda pas à arriver. Un gigantesque iceberg (montagne de glace) toucha subitement le vaisseau. Un épouvantable craquement se fit entendre au sein d'une épaisse obscurité, le *Polaris* se vit tout à coup soulevé comme une plume et rejeté sur le flanc. Les gens du navire, éperdus, coururent en désordre sur la banquise, emportant tout ce qui leur tombait sous la main; dans cette effroyable confusion, quelques-uns de ces malheureux s'égarèrent sur des glaçons flottants et se perdirent.

Cependant, le *Polaris* n'avait pas été broyé dans cette terrible collision. Il s'était redressé fièrement et continuait à naviguer. Les cordages, les glaçons qui le retenaient, avaient été rompus. Aussi s'était-il trouvé brusquement séparé de la banquise. Son ombre noire se perdit bientôt dans les profondeurs de la nuit.

Lorsque les ténèbres se furent un peu dissipées, les hommes réfugiés sur le glaçon flottant jetèrent un regard anxieux autour d'eux; ils interrogèrent vainement l'horizon. Le navire avait disparu, emportant avec lui une partie des voyageurs.

Une vie d'étranges péripéties commençait pour les naufragés, habitants d'un banc de glace qui devait infailliblement, à l'époque des grands jours et des chaleurs, s'effondrer en mille pièces au milieu des flots!

Le radeau devenu leur planche de salut, au moins pour quelques jours, avait alors une circonférence de quatre milles. L'épaisseur de la glace n'était point partout la même. Elle variait de 15 à 5 mètres; dans certains endroits, la surface était unie, dans d'autres bossuée, montueuse. Les naufragés visitèrent avec une curiosité mêlée d'angoisses les moindres recoins de cet flot qui, du jour au lendemain allait peut-être devenir leur sépulture. Cette banquise providentielle ne s'était pas formée au sein même des eaux. C'était un vaste fragment de glacier qui s'était détaché et avait glissé dans la mer. On y remarquait çà et là de petits lacs d'eau douce, qui en indiquaient clairement l'origine.

Dix-neuf personnes, parmi lesquelles le capitaine Tyson, le météorologiste Frédéric Meyer, le cuisinier Jackson, le maître d'hôtel Erron, un matelot nommé Siemans, qui rédigea une sorte de journal de voyage, plus deux Esquimaux, devinrent les passagers de ce bloc de glace emporté vers le sud, au hasard des courants et des tempêtes.

Le découragement, si voisin du désespoir, pénétrait l'âme des naufragés. Ils se demandaient si une prompt mort n'était pas préférable à l'agonie lente qui les attendait. Le capitaine Tyson, homme de cœur et de résolution, rassembla ses compagnons et releva leur moral. Tous lui jurèrent un concours dévoué, une obéissance absolue.

Depuis près d'une journée, on n'avait pris aucun aliment. On se mit à l'œuvre pour préparer le repas. On alluma du feu, et chacun, avec le retour des forces, sentit renaître quelques lueurs d'espoir. Les réfugiés de la banquise avaient, du reste, sauvé des provisions de tout genre, de la viande conservée, du chocolat, du café. Ils avaient en outre tiré du désastre des couvertures, des peaux de bœuf et une tente, sans compter les armes et les munitions.

Ils possédaient aussi deux petites embarcations construites pour la pêche de la baleine. Une île, celle d'Hakluyt, apparut à quelques milles seulement; — ils mirent à la mer leur canots, — peines inutiles, — la rapidité du courant qui poussait les glaces rendit infructueuse leur tentative; il leur fallut remonter sur la banquise.

Ce fut dans ces parages qu'en sondant du regard l'horizon ils aperçurent très-distinctement le *Polaris*, fuyant à toute vapeur, voiles déployées, vers l'île de Northumberland; quelque temps après leur navire se montra une seconde fois à eux, mais toujours sans leur offrir aucune chance d'en être aperçus. Cet espoir perdu jeta plusieurs passagers dans un morne accablement. Ce vaisseau n'était-ce pas pour eux une sorte de patrie qu'ils avaient espéré toucher et qu'ils perdaient à tout jamais?

Le moral fut de nouveau relevé par l'énergie de plusieurs des voyageurs. On fit entrevoir aux faibles et aux timides que la nourriture ne man-

querait pas et que la banquise irait probablement échouer sur quelque rive de l'Amérique.

En attendant, les deux Esquimaux étaient pour leurs compagnons de précieux auxiliaires ; ils allaient chaque jour à la chasse des phoques et à la pêche. Il était bien rare que leurs expéditions ne fussent pas fructueuses.

Sans aucun doute, si le sort ne les avait pas placés là, les provisions se seraient épuisées beaucoup plus vite ; peut-être même tous les passagers seraient-ils morts de faim.

Le 4 novembre, il fallut réduire à $\frac{3}{4}$ de livre la ration quotidienne de chaque homme. Le 1^{er} décembre, l'horizon s'étant tout à coup éclairci, le docteur Meyer fixa d'une manière approximative la position actuelle de la banquise : 74° 41' de latitude nord, et 17° 53' de longitude ouest. Ainsi, en trente-trois jours, on avait fait plus de deux cents milles.

Les vivres allaient toujours en diminuant avec une effrayante rapidité. On voulut néanmoins fêter la Noël ; rien ne fut épargné pour ce jour qui rappelait les douces réunions du foyer ; il ne fallait pas songer à faire réveillon avec les mets usités en pays civilisé. On se contenta d'une soupe au sang de phoque, et de morceaux de viande de chien de mer, avec une demi-livre de jambon et deux onces de pain. On but à la patrie absente, et les convives, un instant joyeux, oublièrent l'horrible incertitude de leur situation.

Le premier jour de l'année 1873 ne fut pas célébré si copieusement : tout le festin consistait en une maigre portion de pain moisi. La température s'abaisa d'une manière très-sensible, tant que le bois à brûler s'épuisait rapidement. On fut obligé de faire la cuisine à l'aide d'une lampe d'Esquimaux. Les phoques étaient la base presque unique de la nourriture. On peut dire que leur chair contribua pour beaucoup au salut des pauvres naufragés.

Le 19 janvier, le soleil se montra à l'horizon, il y demeura deux heures. La banquise descendait toujours vers le sud, et la faune devenait de jour en jour plus abondante. Grâce aux deux Esquimaux dont l'adresse faisait des merveilles, on exécuta plusieurs importantes captures. Tantôt, c'était un phoque que l'on dépeçait avec des accès d'hilarité dignes des sauvages, tantôt c'était une licorne de mer qui tombait sous les flèches des indigènes.

Le 15 février, on calcula de nouveau la position. On flottait alors sous le 68° 50' de latitude nord.

Le 29 février, la banquise était en vue du cap Walsingham ; on essaya de doubler ce cap pour sortir du détroit : vaine tentative.

Des oiseaux de mer commençaient à se montrer plus nombreux ; on leur fit une guerre acharnée. Pendant quelques jours, il y avait eu comme des effluves de printemps circulant dans l'air. La température changea et se refroidit subitement. Le vent soufflait du nord, chassant devant lui des

tourbillons de neige. La banquise craquait de tous côtés. Il semblait, à chaque instant, qu'elle dût s'ouvrir sous les pieds des gens de l'équipage. Dans la nuit du 11 au 12 mars, leur angoisse fut extrême ; les craquements redoublèrent. Partout la glace se rompit ; la banquise s'en allait pièce à pièce. Dans quelques jours il n'en resterait plus rien.

Quelques incidents leur font un moment oublier leur terrible position. Un ours affamé vient chercher un refuge sur leur flot : il est accueilli à coups de fusil, tué et bientôt dévoré.

Les jours suivants les montagnes de glaces, ces monstrueux ice-bergs, passèrent filant avec le courant ; plusieurs frôlèrent les débris de la banquise et en emportèrent d'énormes morceaux. Les infortunés Américains n'avaient plus devant eux que quelques mètres carrés à parcourir. Les premières bouffées de chaleur allaient inévitablement fondre ces quartiers de glace, et tout était fini pour eux. Épouvantés de la catastrophe prochaine qui les attendait, ils voulurent, quel que fût le péril auquel ils s'exposaient, gagner un autre glaçon moins endommagé. On était alors aux derniers jours de mars, par 59° 40' de latitude nord ; mais le nouveau refuge n'offrait pas plus de sécurité que la banquise. On résolut de l'abandonner, et, avec l'unique bateau qu'on avait encore, de chercher à gagner la terre, qui ne pouvait pas être éloignée, car on avait aperçu un renard, des corneilles et de petits oiseaux de terre ferme.

Le bateau, dernière ressource de nos voyageurs, est donc mis à flot et dirigé vers le sud-ouest, où l'on devait rencontrer la terre ; mais la charge était trop forte, le bateau faisait eau de toutes parts. Il fallut jeter à la mer cent livres de viande et une partie des vêtements ; malgré ce sacrifice, on courut plusieurs fois le risque de sombrer. Une voie d'eau se déclara dans la frêle embarcation. On se hâta de hisser le canot sur un glaçon et de réparer l'avarie à l'aide d'une peau de phoque.

On s'efforça d'avancer, tantôt en poussant le canot à travers les glaçons disjoints, tantôt en le glissant sur la glace elle-même.

Des signes évidents annonçaient le voisinage de la terre, mais comment aborder ? La glace qui les environnait était trop faible pour supporter le poids d'un homme.

Les chasseurs n'osaient trop se risquer sur les débris de la banquise, et la faim ne tarda pas à se faire sentir de la façon la plus cruelle.

Pour comble de malheur, dans la nuit du 19, une grosse vague, déferlant avec violence, emporta ce qu'elle rencontra sur son passage. En quelques secondes, tout ce qui s'offrit devant elle — hommes, vêtements, provisions, — tout roula confondu jusque sur les bords de l'abîme. L'équipage passa toute la nuit dans des trances mortelles. La tempête faisait rage ; les lames bondissaient sur le radeau comme sur le pied d'une falaise. A chaque

nstant les infortunés voyageurs s'attendaient à être enlevés et précipités dans l'Océan.

A sept heures du matin, ils parvinrent à se réfugier sur un glaçon plus sec. Ils étaient trempés jusqu'aux os, grelottant de froid et livrés aux tortures de la faim.

Cependant, au sein de ces scènes désolantes, le docteur Meyer, le savant de l'expédition, n'oubliait pas ses observations météorologiques. Le 20 avril, il releva 53° 35' de latitude nord. Le 22 avril, la famine était à son paroxysme. On mâcha du cuir tanné. Trois fois Joé, l'un des Esquimaux, était parti pour la chasse, trois fois il était revenu les mains vides. Tout à coup, on aperçoit un ours blanc qui descendait d'un tertre de glace. Joé se lève, saisit son fusil et fait coucher à terre ses compagnons; il vise; l'anxiété est générale: la vie de ces dix-neuf malheureux dépend de son adresse. L'ours tombe percé de deux balles. Ce fut le salut, au moins pour quelques heures!

Cette bonne fortune inespérée ranima un peu le courage des fugitifs; leur situation n'en était pas moins des plus affreuses. La faim commençait à les torturer; plusieurs d'entre eux se regardaient avec une terreur instinctive. Ils se demandaient s'ils n'allaient pas commettre un crime pour vivre. Le 28 avril, l'un des hommes de l'équipage croit distinguer au loin, au milieu des brumes, la silhouette d'un navire. Tous les voyageurs sont immédiatement sur pied, et leurs yeux interrogent anxieusement le point signalé. Ils reconnaissent un bâtiment à vapeur qui semble même marcher de leur côté; ils allument des feux, ils font des signaux, mais le navire file sans les avoir aperçus; bientôt, seule, sa fumée estompe d'une ligne noire l'horizon.

Le lendemain, au point du jour, le même navire apparaît encore à la distance de cinq milles. Se précipiter dans un canot fut l'affaire d'une minute. Ils font force de rames, ils poussent des clameurs, s'engagent avec une témérité inouïe, au risque d'être broyés, dans les intervalles que laissent entre eux les glaçons. Ils centuplent leurs efforts pour se dégager de cet infernal enchevêtrement de blocs qui les dérobent à la vue du bâtiment. Peines inutiles! ils se voient arrêtés, prisonniers. Impossible de poursuivre plus avant.

Ils montent alors sur une éminence de glaces, et font, tous ensemble, partir trois fois leurs fusils. Le bruit se répercute au loin.

Cette fois, ils sont entendus! Le vapeur se dirige vers eux, mais les glaces fixes l'empêchent aussi d'avancer, et c'est avec une consternation profonde qu'ils le voient s'éloigner et disparaître. Un second navire essaye, le lendemain, de les secourir, et n'est pas plus heureux que le premier.

D'un autre côté, la terre leur apparaît à une distance de quelques lieues seulement, mais ils ne peuvent, dans l'état désespéré où ils se trouvent, songer à y aborder.

Le 30 avril, un épais brouillard couvrait la mer;

il se dissipe tout à coup, et à quelques centaines de mètres laisse voir un bâtiment.

Bientôt nos voyageurs, après une si rude et si étrange traversée, étaient à bord du navire américain *Tigress*, commandé par le capitaine Barslet.

Revenons maintenant à la fraction de l'expédition restée sur le *Polaris*. Le capitaine Buddington, qui dirigeait le navire, voyant qu'il était impossible de le sauver, l'échoua sur l'île Littleton; on construisit des cabanes avec le bois tiré de ses débris; on fit deux canots avec les planches, pendant l'hiver de 1872-73. Quand la mer permit le départ, Buddington conduisit un de ces bateaux; le maître d'équipage, l'autre. On eut à supporter d'horribles souffrances: il fallait coucher chaque soir sur la glace, se nourrir de viande crue; on ne pouvait se réchauffer qu'avec un peu de thé qu'on préparait à l'aide d'un maigre feu, entretenu par des morceaux de corde hachés. Enfin, gouvernant toujours au sud, ces malheureux rencontrèrent, le 18 juin 1873, le baleinier *Ravinsoraig*, qui les ramena dans leur patrie. Le docteur Bessels, chargé de la direction de toute la partie scientifique de l'expédition, va livrer au monde savant ses observations.

III

NORDENSKIÖLD AU SPITZBERG.

A la même époque que se déroulaient les événements dramatiques que nous venons de décrire, le Suédois Nordenskiöld et ses compagnons hivernaient aussi dans les régions polaires.

Nordenskiöld peut, à juste titre, passer pour un des vétérans des parages arctiques. Il a accompli cinq voyages en moins de dix ans; il médite une sixième exploration, et partira au printemps de 1875.

Ce voyageur a la réputation de s'exposer avec une incroyable témérité aux plus grands dangers. Il passe pour avoir si peu de souci de son existence que toutes les Compagnies de Suède et de Norvège ont refusé de l'assurer, quelle que soit la valeur de la prime.

Cette défiance des sociétés financières lui vaut, en compensation, l'entière confiance des sociétés géographiques. Nordenskiöld est un savant distingué, dont la hardiesse et la ténacité ont, en effet, peu d'égaux.

Il y a deux ans, le navigateur suédois s'élançait donc de nouveau vers le Spitzberg avec trois bâtiments: le *Polhem*, le *Gladam* et l'*Unkel-Adam*, montés par des officiers et des matelots de la marine royale, et par une pléiade de jeunes savants.

Le but au départ, en 1872, était de reconnaître et d'arrêter d'une façon définitive le tracé des côtes septentrionales (du Spitzberg, surtout de la terre du Nord-Est, et de retrouver la terre de Gillis, qui figure sur nos cartes vers le 81° 30' de lati-

tude, depuis 1707, époque de sa découverte, sans qu'il ait été possible de la reconnaître de nouveau.

Le chef de l'expédition formait également le projet de passer l'hiver à l'archipel des Sept-Iles, au nord du Spitzberg, et d'y installer un observatoire pour l'étude de tous les faits intéressants de météorologie, d'astronomie et d'histoire naturelle. Il se proposait aussi de saisir le moment favorable pour pousser, en traîneau, le plus loin possible vers le pôle.

Mais Nordenskiöld comptait sans l'irrégularité et la précocité de l'hiver de 1872 qui, on vient de le voir, furent si fatales au *Polaris*.

Tous ses plans furent déjoués. Les trois navires ne parvinrent pas à dépasser la *Mossel-Bay*, sur la côte occidentale du Spitzberg, par 79° 54'. Les glaces se refermèrent sur eux et les bloquèrent de longs mois.

Un manque de surveillance compromit une des espérances les mieux fondées des savants explorateurs : quarante-cinq rennes embarqués au point de vue des excursions en traîneau, s'échappèrent et ne reparurent plus.

Au mois de janvier, la température au lieu de baisser, s'éleva de quelques degrés au-dessus de zéro, la baie dans laquelle hivernaient les trois navires fut un moment ouverte. Les navigateurs allaient appareiller, lorsqu'une violente tempête, suivie de froids intenses, les condamna de nouveau à l'immobilité. Ce ne fut qu'en été que le *Gladam* et l'*Unkel-Adam* rentrèrent à Stockholm.

Nordenskiöld lui-même ne persista pas dans ses premières résolutions de passer un second hiver au milieu des glaces, — il revint au mois d'août en Norvège.

Ainsi cette expédition, dirigée par un homme dont personne ne mettra en doute la valeur, n'a

pour ainsi dire obtenu aucun résultat. Quelques faits scientifiques mieux observés sont heureusement venus contrebalancer l'insuccès de l'entreprise.

Nordenskiöld employa tout le temps de son hivernage en explorations partielles sur terre ou en barque. Il trouva des animaux vivant sous la glace à une température inférieure à 0°; dans la neige même, à une température de 15 degrés au-dessous de zéro, les voyageurs rencontrèrent des crustacés microscopiques doués de la faculté de développer par eux-mêmes une chaleur suffisante pour se constituer une atmosphère très-élevée, si l'on en juge par la lumière bleuâtre qu'ils répandent quand ils sont foulés aux pieds sur la neige. Ils remarquèrent aussi que les oiseaux et tous les mammifères, à l'exception des ours, disparaissent pendant les longs mois d'hiver, et leur départ coïncide avec la disparition du soleil.

Nordenskiöld ne croit pas à la possibilité de la mer libre au pôle; il pense que la science, trop confiante, s'est laissée abuser par des apparences et que les parages dégagés de glaces, signalés au delà du 82°, par Morton, compagnon de Kane, et plus tard par Hayes, ne sont autres qu'une sorte d'élargissement du canal de Kennedy. Une mer libre est, selon lui, une hypothèse sans fondement; il veut atteindre le pôle en traîneau-barque, c'est-à-dire à l'aide de ces ingénieux véhicules qui peuvent en quelques minutes se transformer en canots, et qui permettront ainsi aux explorateurs de passer d'une banquise à l'autre à travers les espaces non congelés.

Qu'il mette à exécution ses projets et surtout qu'il n'aille pas grossir la liste si nombreuse des victimes d'une trop téméraire intrépidité.

RICHARD CORTAMBERT.

FABIENNE ET SON PÈRE

(SUITE)

VI

LE VEUVEGE.

L'IMAGINATION de M. Dallines, faculté dominante chez lui, fut saisie violemment par cette mort : il ne l'avait pas prévue; il n'avait pas assez tendrement observé sa femme pour remarquer ces changements que chaque jour, chaque semaine, la souffrance opérait en

elle; moins de vivacité, une pâleur au front, une petite fièvre qui usait ses forces, une difficulté de respirer, et enfin, une difficulté d'être, une impossibilité de vivre. Quoique la mort fût venue à pas lents, elle se dressait tout à coup devant lui comme un spectre inattendu, et à la vue des froides dépouilles de sa femme, à la vue de ces traits glacés et muets, où il avait lu tant d'amour, un flot de larmes s'épancha de son cœur. Il se souvint ! il revit sa Cécile sous les douces lueurs de l'aube

de la vie, a'ors qu'il la surprenait au cours, l'écouter d'un air pensif et ravi, et qu'il suivait sur ce visage mobile les impressions qu'il voulait lui donner; il se souvint de sa première vie, lorsqu'un ami l'amena chez le notaire Vital, et qu'il vit de près, dans le sérieux de la vie domestique, celle que sa parole émue enthousiasmait; et la demande en mariage! les refus du père, les douces prières de la fille, les accordailles, les quelques semaines de pure intimité avant le mariage, les premiers jours de cette union, le charme que Cécile avait répandu sur le pauvre ménage de garçon du professeur; leur budget si étroit, le plaisir enfantin que leur causaient un nouveau meuble acheté sur les économies du mois, ou même une fleur, un bouquet que le jeune mari rapportait après sa leçon donnée. Il voyait le sourire qui l'accueillait, lui et sa gerbe de lilas, et le rayon de soleil qui dorait cette petite chambre où sa femme l'attendait. Cette impression fut si vive que là, séance tenante, auprès du lit où elle dormait du sommeil sans rêves et sans terme, il prit une plume et écrivit d'un trait des vers, une élégie sur le lilas blanc; puis une autre sur la *clef*, oui, la prosaïque *clef* de la maison, parce qu'un jour Cécile lui avait dit que ce bruit de *clef* qui annonçait le retour de son mari, lui faisait toujours battre le cœur.

Il écrivit, et il pleura.

Le jour se passa ainsi: il rêva, il gémit, il se souvint, mais peut-être sa pensée revint-elle trop complaisamment sur les années douces et riantes de l'union brisée maintenant, et éloigna-t-il, par un sentiment égoïste, l'image des derniers temps, où bien des détails l'auraient accusé.

Il se disait: — Je l'ai toujours aimée, mais il ne s'avouait pas combien il l'avait négligée, pour l'étude, pour des relations extérieures, pour des soupers d'hommes, pour les longues flâneries et les longues discussions avec ses amis politiques. Combien elle avait passé seule de longues soirées! que leur intimité avait souffert de brèches! combien, depuis plus de quinze ans, ils avaient peu vécu de la même vie! combien les deux lignes parallèles de leur existence s'étaient écartées l'une de l'autre! elle en avait souffert, elle en avait pleuré, elle en était morte peut-être... ceci, il ne se l'avoua point...

Fabienne vit les larmes de son père, sa prostration au pied du lit mortuaire, elle fut profondément touchée; souvent elle avait deviné les souffrances de sa mère, elle y avait compensé en silence; maintenant, il lui semblait que les pleurs de son père eussent lavé le passé, et qu'une mystique union se renouât entre ces deux âmes, séparées pendant la vie, réunies dans la mort. L'enthousiasme, qui accompagne souvent les grands sacrifices et les grands déchirements, la soutint durant les premiers jours de la séparation: elle voyait sa mère si heureuse au ciel, elle la sentait si présente, si vivante parmi eux, visitant avec tant d'amour la maison en deuil, qu'elle

oubliait presque les scènes funèbres dont elle était entourée: elle vivait plus haut.

Madame Dallines alla rejoindre son père et sa mère dans le caveau de famille; les messes furent célébrées pendant trente jours pour le repos de son âme; on écrivit sur un marbre son nom et les quelques dates qui renfermaient l'histoire de sa vie; M. Dallines fit planter des lilas blancs autour du monument funèbre, et puis tout rentra dans l'ordre accoutumé. Fabienne dirigea la maison, compta avec Victoire comme elle le faisait déjà du vivant de sa mère; M. Dallines écrivit de nouveaux articles pour son *Éclair*, et rouvrit, au bout de deux mois, ses deux cours publiques; la maison reçut quelques nouveaux embellissements, on établit au fond du jardin un petit fumoir; bref, le flot s'était refermé, le sillage n'avait plus de traces, et le souvenir de celle qui avait vécu, aimé, souffert n'existait tout entier que dans le cœur de sa fille, et, par intervalles, dans le cœur plus léger de son époux.

Raymond, qui avait été une de ses plus tendres affections et de ses plus grands soucis sur la terre, fut affligé pendant une semaine ou deux; il parla souvent de sa mère avec sa sœur, il rassembla les souvenirs qui lui restaient d'elle, puis, l'habitude se fit, l'enfant pensa moins, de moins en moins, à celle qu'il ne voyait plus; il se reprit à courir, à jouer, à causer avec ses camarades, et la distraction l'emporta si bien sur le travail, et le rire sur le deuil, que son père fit un acte d'autorité, et le contraignit à suivre les classes d'un nouvel instituteur, tout récemment arrivé dans la ville de C..., et dont le programme répondait aux idées de M. Dallines.

Fabienne se sentait bien seule et bien mélancolique dans cette maison qui lui semblait désormais toute dépeuplée; elle se trouvait aux prises avec les réalités de la douleur, maintenant que l'exaltation avait plié ses ailes et qu'elle voyait moins la place de sa mère au ciel et davantage sa place vide sur la terre. Elle luttait avec courage, elle s'efforçait d'imiter sa mère dans la sérénité et la douceur de son humeur, dans son goût du travail, dans l'élévation intime vers Dieu de ses peines et de ses ennuis, elle ne refusait pas non plus les consolations qui venaient du dehors; ses amies, les amies de sa mère venaient la voir souvent et passaient la soirée avec elle. C'était peu de chose, une douce et monotone conversation de province, des visages amis qu'elle avait toujours connus et qui l'entouraient en lui souriant, un éloge de sa mère, sorti des lèvres d'une de ses compagnes de jeunesse, mais ce peu suffisait à Fabienne et relevait son courage, abattu après une longue journée solitaire et de douloureux retours vers le passé. Les No mandis prétendent que le pommier prospère mieux dans le voisinage des hommes, qu'il y porte plus de fleurs et de fruits; le voisinage humain, la conversation humaine, font fleurir le cœur triste et monter la sève de la

vie, engourdie sous le froid hiver du chagrin et des noirs regrets.

VII

MARTHE.

Le docteur Martian, ne vivait pas seul dans sa jolie maison de la rue Saint François, si bien connue des malades, car il était bon médecin, des libéraux de l'endroit dont il était le chef, et des voyageurs archéologues, qui venaient y contempler une jolie collection de curiosités indigènes et étrangères. Cette collection de bibelots romains et gothiques était née pendant l'ère de solitude du docteur; les éperons et les boucliers, les vases funèbres et les meubles sculptés lui tenaient lieu des affections de famille, mais depuis plus de deux ans, sa sœur unique était venue s'abattre chez lui, naufragée de la vie, qui demandait un peu de repos au foyer fraternel. Elle était veuve, elle était pauvre, elle avait une fille; toutes deux avaient connu les revers, l'isolement que la misère traîne après soi, et elles furent heureuses du bon accueil de l'unique parent qui leur restait. Peut-être cet accueil eût-il été moins chaud, moins cordial, si le docteur avait prévu qu'au lieu d'une hospitalité temporaire, c'était à perpétuelle demeure que ces dames s'installaient chez lui. Il ne connaissait pas exactement la situation de sa sœur, éloignée depuis longtemps du pays, qui avait séjourné en Afrique, patrie des déclassés, pendant longues années et sans trop faire connaître la situation de ses affaires. Quand il la connut enfin, il n'y avait plus de situation, il y avait le vide et le néant. Madame Didier ne possédait plus rien, sinon l'amitié de son frère, comme elle le lui dit tendrement; sa fille Marthe n'avait rien, pas même le brevet d'institutrice, celui qui permet d'ouvrir une petite école; elle avait une jolie figure, quelques menus talents de musicienne et de peintre, quelques belles robes et quelques bijoux arabes, épaves d'un temps plus prospère. M. Martian fut d'abord ému, puis contrarié, quand, l'attendrissement passé, il vit quelle charge tombait sur son existence paisible et fleurie; cependant, il agit en galant homme, et les deux dames restèrent chez lui. Madame Didier gouverna le ménage, serra le frein, réalisa quelques économies; Marthe broda des tapisseries pour les vieux fauteuils, merveilles de sculpture, elle prit intérêt à la collection, elle l'épousseta, l'arrangea, la mit en bon ordre, et peu à peu, le docteur s'accommoda de la présence de sa sœur et des gentilles attentions de sa chère nièce.

Il les présentait dans quelques maisons où on les reçut amicalement; madame Dallines les accueillit aussi, mais avec une certaine nuance de réserve et

de froideur. Marthe n'était pas l'amie qu'elle eût voulue à Fabienne, et Fabienne ne se sentait que peu d'affection pour Marthe, qu'elle voyait si préoccupée d'elle-même, de ses petits succès, de sa figure, de sa coiffure et de sa toilette; si frivole et si coquette, si peu respectueuse pour sa mère, si assidue au théâtre, (le petit théâtre de Cl...) et si peu à l'église, elle ignorait même le vocable de sa paroisse. Après la mort de madame Dallines, les relations continuèrent, froides, embarrassées, de la part de Fabienne, de plus en plus familières chez Marthe. Elle rapprochait les visites, elle venait le soir, elle se mêlait aux amies intimes que Fabienne aimait à voir autour d'elle, elle apportait dans ces réunions simples, candides, un ton nouveau, celui du monde bigarré où elle avait vécu, et elle déplaçait et gênait, sans avoir l'air de s'en apercevoir. M. Dulines assistait parfois à ces soirées. Il faisait un whist avec les pères, tandis que les jeunes filles travaillaient autour de la lampe; dans les intervalles du jeu, il se rapprochait de la table ronde, il écoutait et se mêlait à la conversation, ce qui aurait ravi Fabienne si Marthe ne se fût trop souvent hâtée de donner la riposte à son père. Elle l'interrogeait sur des points littéraires, elle le provoquait en lui parlant de quelques livres nouveaux que seule elle connaissait, et il paraissait goûter cet entretien, ces citations, ces vivacités d'allure et de langage, qui le sortaient des habitudes de la province. Il s'étonnait que sa fille ne parût pas en goûter les charmes.

— « Je te trouve froide pour la sœur et la nièce de Martian, dit un jour à Fabienne. Toi si tendre avec tes amies : avec mademoiselle Berthe, avec mademoiselle Rose, avec mademoiselle Leroyer, tu es avec Marthe et sa mère, d'une raideur !

— Ma mère ne les aimait pas.

— Que leur reprochait-elle donc ? D'être sœur et nièce de mon meilleur ami ?

— Ah ! papa !

— Allons ! allons ! ne pleure pas ; je connaissais aussi bien que toi le mérite et la bonté de ta mère, mais enfin, elle avait ses idées féminines et provinciales, et de là sans doute son antipathie contre ces dames. Que leur reprochait-elle ?

— Elle ne leur reprochait rien, mon père, mais elle se défiait un peu du passé de la mère, si obscur pour nous, et de la liberté de pensées et d'allures de Marthe.

— Je conviens que sa mère a l'air de ces femmes qui ont une histoire, comme disait Walter Scott, mais mademoiselle Marthe me semble intelligente et charmante. Elle te montre beaucoup d'amitié, et tu y réponds sèchement.

— Je ne trouve pas de sympathie dans mon cœur. Nous sommes si loin l'une de l'autre ! Ni mêmes goûts, ni mêmes idées !

— J'en conviens, mais tu mettras un peu d'eau dans ton vin, je veux dire un peu de modération dans tes opinions, tu concevrais quelques idées plus larges, plus libérales sur les hommes, la

science, les livres de notre temps, qu'il ne t'en porterais pas plus mal; il faut être de son siècle enfin.

— Mon père, dit-elle avec douceur, n'y a-t-il pas toujours deux siècles dans un? je suis de celui où l'on aime Dieu, son père, sa mère, où on croit au ciel; je ne veux pas sortir de mes limites. »

Il l'embrassa et s'en alla. Ni l'un ni l'autre n'était convaincu. Marthe, quoique d'humeur très-susceptible, ne parut pas s'apercevoir de ce que la politesse de Fabienne couvrait de froideur; elle vint plus assidûment que jamais, et sous l'escorte de son oncle et de sa mère, elle s'imposa à mademoiselle Dallines, qui compta bientôt au nombre de ses épreuves cette présence inévitable.

Que voulait Marthe? Quelle pensée y avait-il dans ce front que couronnait de si beaux cheveux blonds, et au fond de ces yeux bleus vifs et rians, quelle pensée se cachait-elle? Était-ce une involontaire et vive amitié pour Fabienne? Oh! non, si l'amour vit de contrastes (aphorisme douteux), l'amitié se nourrit de ressemblance et de sympathie. Était-ce un impérieux besoin de distraction? Ce mot seul l'eût fait rire, car la conversation des amies de Fabienne lui paraissait le suprême de l'ennui, et elle en riait bien avec son oncle et sa mère; elle singeait à ravir la physionomie sérieuse de mademoiselle Dallines et sa voix douce, la gaieté de pensionnaire de la petite Berthe, l'érudition de mademoiselle Deroyer qui citait volontiers Fénelon et Bossuet, et la science de ménage de Rose, qui en revenait toujours aux confitures et aux entremets de sa maman. Ce n'était donc ni l'amitié, ni l'attrait. Marthe avait vingt-cinq ans, aucun avenir, un goût vif d'indépendance, et elle désirait, d'une façon ou d'une autre, s'affranchir de l'état de servitude et d'inquiétude. Elle voulait donc se marier.

Elle n'avait aucune illusion, pas même sur son oncle Martian, elle se disait que le caprice de bonté par lequel il avait accueilli ses parentes pouvait se changer en un autre caprice, qu'il n'était pas vieux, qu'il suffisait d'une rencontre, d'une aventure, la plus innocente du monde, pour qu'il pensât à se marier, et à abandonner sœur et nièce à leur triste destinée; elle voulait prévenir ce coup possible, qui la rejeterait dans la pauvreté et l'abandon, en se créant un appui et une famille.

Elle avait cherché autour d'elle; parmi les jeunes gens qu'elle voyait chez M. Martian, plusieurs furent l'objet de ses pensées et le but de ses espérances; elle tendit des filets; elle parut aux yeux de l'un, femme du monde et bel esprit, à un autre, ménagère préoccupée des soins du foyer domestique; à un autre, douce, bonne, âme affamée d'affection... mais, hélas! tant de qualités charmantes ne reposaient sur aucune dot, et les jeunes gens s'éclipsaient à tire d'ailes vers les îles fortunées où habitaient les héritières. Le dernier, le plus éthéré de tous, finit par épouser une grosse fermière, à

laquelle un oncle venait de léguer un demi-million.

Ce trait enflamma l'esprit de Marthe; le dépit, la jalousie, la crainte de l'avenir la poussèrent aux partis extrêmes, elle voulait changer de nom, avoir un appui, une maison à elle, une fortune à elle, changer le transitoire pour le certain, et lorsque ces chimères prirent un corps et se montrèrent à elle sous la figure d'un homme de quarante-huit ans, alerte et vif d'esprit, placé dans une position agréable, ayant un nom honoré, un pignon sur une belle rue, un mobilier élégant, de vieilles armoiries pleines de linge et d'argenterie, quoique cet homme fût veuf et eût deux enfants, elle ne dit pas non.

Ses visites continuèrent; parfois elle les interrompait par coquetterie, et les reprenait avec plus de grâce; elle était toujours aimable, prévenante, pleine de câlineries pour Fabienne, d'attentions pour Raymond, à qui elle apportait des livres illustrés et des bonbons, et de gaieté franche avec M. Dallines. Plus que jamais, elle le mettait en évidence; elle en appelait à son jugement, elle l'interrogeait, tantôt sur une étymologie, tantôt sur une date, tantôt sur une question de sciences; c'était un tournoi à armes courtoises, où le professeur devenu journaliste évoluait et caracolait avec une satisfaction visible. Ajoutons que le cours n'avait pas d'auditrice plus assidue et que, même, Marthe lisait *l'Éclaireur*, et elle en faisait le sujet d'une petite guerre aimable ou d'un compliment flatteur. Entre elle et M. Dallines, il n'existait pas de dissonnance notable; elle n'était pas de ces femmes dont l'esprit est soumis au joug de la foi, qui prennent l'Évangile pour règle de leur âme, et les vérités éternelles pour but de leurs pas; non, elle examinait, elle scrutait, et elle rejetait d'un air libre et d'un rire moqueur ce qui était trop élevé pour son intelligence et trop rigide pour sa faible vertu. Elle croyait à ce qu'elle voyait, elle voulait d'un bonheur immédiat et sensible; la superbe parole de Lacordaire, « Je crois que cette vie est un chemin, que cette lumière est une ombre, que ce monde est un prélude; je crois que la vie, c'est Dieu, que la lumière, c'est Dieu, que le monde, c'est Dieu! » ce cri d'espérance sublime l'eût laissée froide, et n'eût pas effacé de ses lèvres son sourire sardonique.

On ne la connut pas ainsi du premier jour; elle laissa voir le fond de son être à mesure que cette intimité lui devint plus profitable. Jamais elle ne fit une déclaration de principes; jamais elle ne donna occasion à Fabienne de lui résister ouvertement, mais elle laissa comprendre suffisamment à M. Dallines qu'un homme de son talent pourrait trouver en elle une compagne capable de l'apprécier.

Fabienne souffrait de cette intimité forcée qu'elle ne pouvait rompre; pourtant, sa pensée n'allait pas plus avant; son père lui inspirait tant de respect, elle l'avait vu si pénétré de douleur à la mort de

sa mère, il lui paraissait si au-dessus de ces vulgaires faiblesses que le soupçon même des projets de Marthe ne lui venait pas. Elle la trouvait inconsciente, frivole, elle regrettait que de mauvaises lectures eussent gâté son esprit, mais elle ne croyait à aucune intrigue, à aucune politique dans cet esprit léger, pas plus qu'elle ne croyait à une vaniteuse faiblesse dans l'âme de son père.

A côté d'elle, le petit Raymond voyait plus clair. « Je n'aime pas cette phraseuse de Marthe, dit-il à sa sœur; as-tu remarqué qu'elle joue toujours dans le jeu de papa? Papa aime à citer les auteurs: vite, elle lui en fournit l'occasion! Papa est très-savant, elle lui demande quel jour du mois le monde fut créé, et « cher monsieur » par-ci, et « cher monsieur, vous qui savez tout » par-là. Elle m'ennuie, cette pimbèche. »

Fabienne haussa les épaules en souriant, et dit: — « Tu ne respectes rien!

— Je respecte papa, mais Marthe Didier, que non! Elle me déplaît tant que je lui rendrai un de ces matins tous ses volumes illustrés, même son Gavarni, qui est si drôle.

— Elle t'a prêté Gavarni!

— Elle ne s'en est pas gênée, mais elle m'a dit: C'est pour vous seul, Raymond! de sa voix de chatte.

— Tu ne me l'as pas dit!

— J'avoue que j'ai eu tort, mais c'est la faute de cette créature, elle est si fausse! regarde ses yeux, tu m'en diras des nouvelles.

— Je me plaindrai à papa de ce qu'elle t'a glissé un livre et un livre pareil sans nous le dire.

— Oui, va te plaindre à papa; il t'écouterait, si tu parles la première, mais quand Marthe aura parlé, tu n'auras mot à dire. Tiens, dis-moi un peu ce que tu penses de ceci. »

Il remit à Fabienne une feuille de papier arrachée d'un agenda, sur lequel elle lut, de la belle écriture de M. Dallines, ces quatre vers :

Le temps dont je subis l'empire
M'interdit un tendre lien,
Sur mon visage on peut trop lire,
Et de mon cœur on ne sait rien.

« — Qu'en dis-tu? répéta Raymond.

— Ce sont des vers.

— Pardi! Mais pour qui?

— Je ne le sais pas, des vers de fantaisie peut-être.

— Allons donc! je devine quel en est l'objet, moi!

— Où as-tu trouvé ce papier?

— Au jardin, où papa s'est promené hier tout en rêvant. Ah! pauvre papa! ajouta l'écolier en jetant la feuille par terre. »

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

AU PUY-ROCHEUX

(SUITE.)

Celui qu'elle nommait son père ne méritait ce titre que par la tendresse avec laquelle il l'avait élevée. C'était un vieux maître d'école, resté veuf après quelques mois de mariage, et veuf inconsolable; ce qui étonnait d'autant plus qu'ayant perdu une femme pauvre, il aurait pu en épouser une riche, grâce à sa bonne réputation et à sa position sociale. Ne riez pas; le maître d'école est une puissance à la campagne; outre la supériorité intellectuelle qui le fait tout seul de son espèce

parmi les paysans, son importance grandit en raison des nombreuses fonctions qu'il exerce. Tour à tour chantre au lutrin, sonneur de cloches, secrétaire du maire, agriculteur modèle et spécimen du bon fleuriste, il se multiplie d'une incroyable façon.

Etonnez-vous maintenant qu'il soit presque toujours maigre, chauve et qu'il meure prématurément!

Jérôme Lesarte, le père adoptif de Solange, était

tout aussi occupé que ses collègues, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir encore du temps à donner à chaque souffrance, veillant les malades et visitant les pauvres. Aussi personne ne s'étonna-t-il de voir installée, un matin, chez lui une petite créature trouvée la veille au soir endormie dans un fossé.

Cette petite créature était Solange.

L'homme sans femme entoura l'enfant sans mère de soins et de tendresse; il eut d'abord l'intention d'en faire une savante, une demi-demoiselle; mais il réfléchit qu'elle était, selon toute probabilité, de souche villageoise; que sa famille pourrait la lui réclamer un jour, et qu'elle serait à jamais malheureuse de retomber dans la vie rustique dont il l'aurait fait sortir. Il en fit donc une paysanne simple et craignant Dieu; elle sut lire assez pour étudier le catéchisme, et n'apprit jamais ni l'histoire de la reine Sémiramis, ni la géographie des îles Malouines.

Elle atteignait quinze ans quand son protecteur perdit, avec la santé, la position qui le faisait vivre; elle lui rendit dès lors ce qu'elle en avait reçu de tendre protection. La nuit, elle cousait pour les élégantes de Peyrabout, le jour elle gardait les moutons du maire dans la lande, accompagnée de son vieil ami qui s'appuyait sur elle, triste mais résigné.

Bientôt, ses forces déclinant de jour en jour, il ne sortit plus de sa chaumière, et peu après la pauvre Solange suivit en pleurant son cercueil au cimetière.

Sitôt après la mort de Jérôme, on vit sortir, on ne sait d'où, une escouade de gens avides, se disant de sa famille, qui réclamèrent son pauvre héritage et se partagèrent sa maison et ses vêtements, sans qu'aucun d'eux songât à faire entrer Solange dans la succession.

Elle continua donc à fréquenter la lande avec son troupeau, et n'eut plus de joies que dans son cher passé.

Tandis qu'elle racontait toutes ces choses et d'autres encore à la jeune femme qui l'interrogeait, elles s'étaient éloignées de Peyrabout et arrivaient à une espèce de carrefour où se réunissaient des torrents-chemins et des chemins-torrents. Il avait pu les jours précédents et il s'était formé là une sorte de petit lac assez embarrassant si la prévoyance des paysans n'en eût rendu la traversée possible, avec des pierres hautes et larges qui marquaient chaque pas à faire et offraient au pied un point d'appui solide.

Giselle les dédaigna et marcha bravement dans l'eau; Louise, qui ne s'était pas remise en selle, imita Solange, s'élançant légère de l'une à l'autre des pierres, et elles allaient atteindre la terre ferme, quand elles furent brusquement arrêtées par un obstacle imprévu.

Sur la dernière pierre, la plus large, la plus haute, se trouvait... devinez quoi? Vous ne le devineriez point; ne l'essayez même pas. Eh bien,

il s'y trouvait... un fauteuil de velours rouge et sur ce fauteuil un vieux paysan vêtu de drap bleu avec le ruban de la Légion d'honneur et la médaille de Sainte-Hélène à sa boutonnière. Louise le reconnut pour le sourd du matin et s'affligeait déjà de ne pouvoir le questionner, quand sa curiosité fut doublée par la vue du compagnon que le sourd s'était donné: ce compagnon, assis à quelques pas de là, dans le tronc creux d'un vieux châtaignier, paraissait en proie au plus vif chagrin quoique sa figure rouge, ronde et luisante semblât faite exprès pour le rire et la joie; il l'examinait avec stupeur dans une petite glace à cadre doré, posée sur ses genoux, et de temps en temps la glace était troublée par une larme tombée de ces petits yeux ronds qui n'en avaient peut-être jamais vus.

L'homme au fauteuil se rangea pour laisser passer les voyageuses.

L'homme à la glace ne les vit même pas.

De plus en plus intriguée, Louise voulut avoir l'explication de cette énigme et la reçut de Solange.

Le médecin de Lachapelle Taillefer, un digne homme qui ne se faisait jamais payer de personne et prodiguait les bons remèdes et les bonnes paroles à chacun, était mort quelque temps auparavant, et l'on avait fait le matin même une vente du peu qu'il possédait. Parmi ce peu, figurait en première ligne le fauteuil rouge, qui se mirait en ce moment dans l'eau; les gens de Peyrabout l'achetèrent, en se cotisant, pour leur curé qui venait de tomber malade, pensant que le présent lui serait deux fois agréable, en lui rappelant son meilleur ami. Sylvain Maronnier, malgré son grand âge et ses anciennes blessures avait sollicité et obtenu l'honneur d'apporter lui-même le précieux objet à son nouveau propriétaire, et courbait ses épaules, jadis robustes, sous ce fardeau d'un nouveau genre. Mais ce fardeau était lourd; Sylvain faisait des poses fréquentes, et voilà comment le fauteuil se trouvait sur la pierre et Sylvain dans le fauteuil où il se prélassait, songeant néanmoins avec regret à celui qui l'occupait naguère et avec plaisir à celui qui l'occuperait bientôt.

Pour l'homme à la glace, il en était l'heureux propriétaire; sauvé d'une maladie grave par le bon docteur, il en demeurait profondément reconnaissant, et une parcelle de son mobilier lui semblait la plus désirable relique du monde; aussi après avoir payé de tout ce que renfermait sa bourse la petite glace où il se regardait si tristement, disait-il avec naïveté: « C'est toujours devant elle qu'il faisait sa barbe: quand je me verrai là-dedans, je croirai que c'est lui. » On voit s'il croyait, en effet, que c'était lui.

Cette explication fit rêver Louise.

Il se pouvait donc que les sentiments les plus délicats se cachassent sous la plus grossière enveloppe? Il se pouvait que ces êtres déshérités, objets de sa dédaigneuse pitié, fussent, comme elle,

nobles de cœur... Alors la vie leur offrait donc autre chose que des privations à supporter et des besoins matériels à satisfaire... la tâche remplie, le devoir accompli leur tenait lieu de bonheur... ils devenaient ainsi intéressants et méritaient sa sympathie.

Cette sympathie ne serait-elle pas pour elle-même un élément nouveau, un germe de renaissance, un intérêt dans sa vie où il n'en restait plus ?

Elle l'entrevit plutôt qu'elle ne le comprit, et sentit son cœur battre moins découragé.

« Mon Dieu ! madame, s'écria tout à coup Solange, l'arrachant à sa rêverie, remonte bien vite sur votre bête si vous tenez à être ce soir chez vous. Voilà les brouillards qui se forment dans les fonds de Cher-Lamazade ; le vent les pousse de ce côté, et dans un instant nous n'y verrons plus pour nous conduire. »

Elle achevait à peine ces mots que Giselle sentit de nouveau le poids de sa belle maîtresse, doublé cette fois par celui de Solange qu'elle prenait en croupe. Giselle trouva la chose peu convenable, mais s'y soumit et poussa la condescendance jusqu'à trotter dans la direction indiquée par la bergère.

La fille des landes les connaissait bien.

En un instant elles furent envahies par le brouillard, et prirent un aspect étrange et fantastique, auquel Louise eût trouvé sans doute le plus grand charme si l'inquiétude n'avait commencé à la gagner.

On était à la fin de l'automne ; vers ce moment de l'année, il n'y a pas de crépuscule dans la Creuse, et la nuit tombe tout à coup ; aussi la jeune femme fut-elle vivement effrayée quand elle se vit subitement enveloppée de ténèbres humides, dans la solitude d'un lieu sauvage et inconnu.

Solange, qui s'était trouvée maintes fois en semblable circonstance, ne s'alarmait point si vite et cherchait une sécurité contre chaque inquiétude, un antidote contre chaque frayeur. Superstitieuse, elle pressentait cependant l'heure où elle s'effrayerait à son tour ; mais, en attendant, elle se faisait presque esprit fort pour rassurer la jeune femme.

« Qu'avons-nous à craindre ? disait-elle, les loups ? Il se promenait assez de moutons dehors aujourd'hui pour les occuper, et ils sont rentrés au logis avec leur butin. Les voleurs ? Il n'y en a que sur la grande route de Guéret à Bourgneuf ; ils savent bien que les gens riches ne voyagent pas d'ordinaire du côté de Peyrabaut, sans vous offenser. Pour les revenants, ce n'est pas encore l'heure, et la chasse de nuit n'est pas près de passer. Quant à nous égarer, je connais trop bien le chemin pour... »

Elle s'interrompit, s'apercevant qu'elle mentait : non-seulement il était possible qu'elle s'égarât, mais encore c'était chose faite ; le brouillard lui avait joué un de ces méchants tours dont il est

coutumier ; elle avait pris un sentier pour l'autre, un rocher pour le rocher semblable, et maintenant elle ne savait plus s'il fallait avancer ou reculer.

Elle avança pourtant, se disant qu'à la fin elle arriverait toujours à quelque lieu habité, ferme ou village qui lui serait un point de repère ; mais les fermes et les villages se perdaient dans le brouillard ; ce n'était pas, d'ailleurs, la saison des longues veillées et l'on n'avait pas allumé les lampes avant de s'endormir.

Lampes, étoiles de la terre ; étoiles, lampes des cieux, tout manquait à la fois.

A ce moment critique, un son rauque et prolongé qui retentit lugubrement dans les ténèbres fit tressaillir Louise : mais Solange frappa joyeusement dans ses mains et s'écria :

« C'est le bouvier qui corne ; nous longeons le patural de Morte-Femme ; dans une demi-heure nous serons chez vous.

— Qu'est-ce que cela, le bouvier qui corne ?

— Comment, vous ne savez pas, madame?... La drôle de chose qu'on ne sache pas tout quand on est riche ! Voilà : les bœufs passent la nuit au patural avec les vêles et les petits taureaux ; comme le loup a le nez fin, il pourrait bien sentir la chair fraîche et s'approcher du bestiau ; alors le bouvier passe la nuit avec ce monde-là, et souffle de temps en temps dans un cornet d'écorce pour en écarter la mauvaise bête. Tenez, voilà que ça recommence ; je reconnais le cornet ; je reconnais l'endroit ; nous sommes dans le bon chemin. »

Elle se trompait encore une fois.

Ce n'était pas le bouvier connu qu'elle entendait, ni le patural de Morte-Femme qu'elle longeait ; l'un et l'autre se trouvaient bien loin de là. Ainsi la pauvre Solange était d'autant plus égarée qu'elle le croyait moins.

Depuis un instant les brouillards semblaient s'épaissir ; l'humidité devenait plus pénétrante et le bruit des sabots de Giselle annonçait qu'elle avait quitté les sentiers pierreux et le sol accidenté pour un terrain plat et mou.

Bientôt son allure se ralentit sensiblement ; elle n'avança plus qu'avec peine et s'arrêta tout à coup avec une sorte de hennissement aussi inquiet qu'interrogateur,

S'il eût fait jour, Louise eût pu voir alors le pâle visage de sa compagne devenir livide, et ses prunelles d'azur se dilater démesurément avec l'expression du plus sérieux effroi.

Louise ne vit point cela, mais l'accent avec lequel Solange s'écria : « Le mouvant ! » la glaça.

La terreur de la jeune fille était bien motivée et l'imminence du péril eût fait pâlir de plus braves qu'elle.

Les terrains de transition n'étant représentés dans la Creuse que par quelques lambeaux, le pays se compose presque entièrement de terrains primitifs, parmi lesquels se distinguent d'abord les terrains schisteux et les terrains granitiques

formés presque exclusivement de silex et d'alumine.

Dans les deux régions, malgré leur pente assez rapide, les vallées sont tourbeuses dans les fonds; un épais gazon en couvre la surface, et cache ainsi le danger aux yeux inexpérimentés; le chasseur novice courant le renard, le touriste enthousiaste ne regardant point à ses pieds ont souvent frémi sentant le sol trembler sous leurs pas; quelques-uns s'y sont enfoncés, d'autres y ont disparu...

Conçoit-on mort plus épouvantable que celle-là? Conçoit-on les angoisses d'une créature vivante qui se sent prise dans sa force, et pressée par l'étreinte froide et gluante du sol qui la dévore et va l'engloutir?

Elle appelle à son secours, mais la solitude seule l'entend. Elle lutte et se débat, mais chaque mouvement hâte sa perte et l'enfoncé davantage. Le buste seul encore s'élève hors du marais, et les bras se tendent avec désespoir vers le ciel pour demander merci; mais le ciel reste implacable et sourd... il a sans doute quelque crime à punir, crime de la victime ou crime de ses aïeux, puisque la tête innocente est frappée pour la tête coupable jusqu'à la quatrième génération. Et pendant cette agonie, les moissonneurs dansent auprès des gerbes liées, les oiseaux chantent en se poursuivant joyeux d'arbre en arbre; les fleurs s'épanouissent en versant leurs parfums, et le soleil jette un baiser de feu à la terre qui sourit. Oiseaux, fleurs, lumière, splendeurs de la nature, tout cela pour l'homme. Et cet homme va mourir plein de vie... il voit toutes ces magnificences pour la dernière fois; il entend l'écho des tendresses qui vont le pleurer, et il s'enfoncé toujours... et l'abîme se referme sur lui!

Le gazon n'est pas moins vert à la place où il meurt; la libellule aux ailes brillantes y voltige comme avant, et le fil de la Vierge y flotte immaculé. Ni croix, ni tombe, ni prières! Nul ne saura jamais qu'une créature humaine a versé là les sueurs de la plus épouvantable agonie; les vivants, durant de longues années, attendront le retour du mort; et l'on gardera sa place au foyer...

Horreur!

On pourrait sans doute assainir le sol, dessécher les marais, exploiter les tourbières, mais encore une fois les bras manquent et s'ils ne manquaient pas, qui paierait leurs labeurs?

C'est chose triste à penser qu'il existe par le monde civilisé, en France même, tant de terres déshéritées, incultes, inutiles ou pis que cela, qui rejettent leurs habitants ou les tuent lentement par leurs miasmes mortels, et qui semblent destinées à rester éternellement ce qu'elles sont aujourd'hui, ravissantes à l'œil de l'artiste, mais maudites pour leurs propres enfants.

C'est chose non moins triste de voir dans l'enfer parisien tant d'oisifs opulents jeter leur fortune, leur vie, leur honneur parfois dans le gouffre des plaisirs, quand un peu de ces fortunes, un peu

de ces vies appliquées à une tâche sérieuse, et poursuivant un noble but, donneraient à des contrées entières, comme la Creuse, la Sologne, les landes de Gascogne et tant d'autres, l'aisance et la santé.

Ces réflexions, Louise ne les avait jamais faites, elle ne les faisait certes pas en ce moment, et pourrait-elle les faire plus tard?...

D'un mot, Solange lui expliqua tout: Giselle était bien dans le mouvant, immobile et agitée; déjà on la sentait s'enfoncer et bientôt les pieds des jeunes femmes toucheraient le sol qui les attirerait à leur tour.

Louise eut un moment de folie; elle voulait crier et sa voix s'éteignait dans son gosier; elle voulait fuir, s'élancer dans le marais au-devant de la mort, et la main de Solange, qui espérait un miracle, la retenait en selle avec peine.

C'était horrible.

Elle se crut le jouet d'un affreux cauchemar et gémit d'une voix haletante:

« Éveillez-moi! éveillez-moi, mon Dieu! »

En ce moment un vent violent venu du nord passa sur Chabrières avec des plaintes et des sanglots; il emplit la lande, déplaçant des masses de brouillard énormes, les déchirant ici, les accumulant plus loin, et faisant dans l'espace d'immenses percées par lesquelles on entrevoyait le ciel.

Quelques étoiles s'y montraient alors.

Leur lueur incertaine tomba sur un objet de forme indéfinie, à quelques pas du cheval, et le regard exercé de la jeune fille y reconnut un rocher.

Un rocher en plein marais, au milieu de cette tourbe et de cette eau, c'était chose étonnante mais c'était chose réelle et Solange y vit un espoir de salut.

Cependant, Giselle, se débattant, s'enfonçait de plus en plus; la longue robe de Louise couvrait l'herbe touffue; la main que Solange étendait touchait la terre molle et froide.

Solange voulut montrer le rocher à la jeune femme pour lui dire que, d'un bond hardi, elles avaient chance de l'atteindre.

Louise n'entendit pas et ne vit rien.

Elle était évanouie!

IV

Devant ce cheval qui s'abîmait, cette jeune femme évanouie, cette tombe froide et profonde qui s'ouvrait silencieuse, la fille des champs se dressa courageuse et forte. Elle avait tremblé un instant, mais elle ne tremblait plus; un éclat extraordinaire animait ses yeux; une confiance surnaturelle lui disait d'oser.

Et elle osa.

Debout sur la croupe du cheval qui haletait, elle fit un signe de croix rapide, détacha précipi-

tamment la longue jupe d'amazone de sa compagne, l'étendit comme un pont au devant du rocher et enlevant Louise dans ses bras comme elle l'eût fait d'un enfant, s'aventura sur cette frêle barrière jetée entre l'abîme et elle.

Dieu la protégeait sans doute, car elle passa si vite qu'on lui eût cru des ailes, et atteignit heureusement en quelques pas la roche où elle tomba épuisée.

Il était temps.

Alors Giselle poussa un cri sauvage, indescriptible, suivi de gémissements étouffés; puis l'on entendit comme un bruit de terre et d'eau reprenant leur place; puis plus rien.

Le vieux Gris ne la revit jamais.

Néanmoins, le bloc de granit était trop éloigné des bords du marais pour que Solange pût le quitter comme elle l'avait atteint.

Il fallait donc attendre un secours étranger; c'était sans doute une nuit entière d'angoisses à subir, une nuit glacée dans une atmosphère brumeuse où la fièvre croît et se développe à l'aise.

La bergère des landes la redoutait peu pour elle-même, car elle s'oubliait devant sa compagne; mais comment la supporterait celle-ci quand la peur seule la faisait évanouir?

Solange essaya vainement de la ranimer; elle appela au secours et ne reçut pas de réponse; alors elle se mit à genoux et pria.....

Qu'est-ce qu'un gendarme?

C'est une honnête, forte et brave créature, ordinairement douce et bonne sous son enveloppe rébarbative, qui emploie sa vie et ses forces à défendre les gens et les choses contre le mal et les mauvais. Peu lui importent les plaisanteries stupides décochées contre lui par ceux qui auraient tout intérêt peut-être à ce que la gendarmerie n'existât pas.... le gendarme en fait litière comme du danger, comme de la fatigue, comme de tout ce qui se dresse entre lui et le devoir, et il marche à son but, sans peur comme sans reproche.

Ce soir-là deux gendarmes de Pontariou s'étaient mis à l'affût d'un malfaiteur évadé récemment d'une prison voisine et qu'on avait tout lieu de croire caché dans cette région déserte. Ils prêtaient l'oreille au moindre bruit et se tenaient ardemment en éveil quand le cri de Solange leur parvint :

On appelle au secours, observa le brigadier.

Et les voilà vers cette voix en détresse.

L'explication du danger leur fut donnée en peu de mots et ils n'avisèrent pas longtemps aux mesures à prendre.

Ils eurent promptement allumé un feu de genêts pour éclairer leur travail, et leurs grands sabres, habitués à des exercices d'un autre genre, abattirent en une minute un énorme monceau de houx et de genévriers dont les deux braves firent une étroite jonchée sur le marais.

Ils s'y aventurèrent sans crainte et parvinrent ainsi jusqu'aux jeunes femmes; le brigadier se ré-

serva la plus lourde charge. « A tout seigneur tout honneur, » c'était Louise inanimée.

Solange, à bout de forces, se laissa enlever dans les bras vigoureux du subalterne et, quelques instants plus tard, les bons chevaux des gendarmes emportaient double charge vers Puy-Roches.

Le chemin fut vite fait.

Mais en approchant du château, les voyageurs virent les ténèbres s'éclairer au feu d'une vingtaine de torches éparses et mouvantes, parcourant la campagne en tous sens, sans que l'on pût distinguer ceux qui les portaient. Des voix pleines d'angoisses, criant dans toutes les directions, troublaient le silence de la nuit, et parmi les plus désespérées se distinguaient celles de Martial Gaulion et d'Eulalie Jeannisset :

Pauvre Martial! pauvre Eulalie! quelle journée ils avaient passée!

Après l'étourdissement causé par la chute de l'écuier, il s'était relevé un peu endolori, pas mal contusionné, mais surtout fort en colère et très-honteux.

Qu'était-il arrivé de sa maîtresse?

Le digne homme avait l'esprit si peu apte aux conjectures qu'il n'essaya même pas de l'imaginer; il pensa qu'il trouverait au château toutes les explications désirables et s'y rendit clopin-clopant.

Eulalie, ennuyée de sa solitude, n'ayant ni petites-filles à faire lire, ni gronderies de mademoiselle Garnier à recevoir, n'avait trop su que faire de son temps.

Elle essaya de dire son chapelet, mais des distractions inusitées alarmèrent sa conscience, et l'y firent renoncer. Elle voulut commencer un de ses ingénieux ouvrages favoris, porte-montre ou dessous de lampe, mais elle était si maladroite ce jour-là qu'elle jeta son aiguille avec un mouvement pareil à de l'impatience.

Elle ouvrit un traité sur la manière de raccommoder le linge et de blanchir les dentelles, mais au bout d'un quart d'heure elle s'aperçut qu'elle le tenait à rebours.

Alors, pour la centième fois depuis le départ de son élève, elle consulta la pendule et constata que plusieurs heures s'étaient écoulées pendant l'absence de « son enfant. » Elle allait rentrer sans doute.

Quel soulagement et quel bonheur!

Pour avancer ce bonheur et hâter ce soulagement, la vieille fille sortit au-devant de la jolie promeneuse; mais à peine avait-elle fait quelques pas hors du château qu'elle se trouva face à face avec le Gris revenant d'un air vainqueur, la bride flottante et la selle vide.

Eulalie le suivit à l'écurie pour en obtenir des explications qu'il ne lui donna pas; elle appela les domestiques qui furent unanimes pour conjecturer quelque malheur, et pendant que chacun communiquait son présage sinistre ou son fâcheux

pronostic, Martial arriva pâle et haletant, demandant si madame était rentrée.

Qu'on juge de la consternation générale!

« Ma pauvre enfant! qu'est-elle devenue?... Mon Dieu! mon Dieu! » criait Eulalie en se torturant les bras.

Le jardinier lança des sarcasmes à Martial, la vieille cuisinière lui dit des injures, d'autres l'écrasèrent d'un silence plein de reproches, et la fille de basse-cour prit seule son parti, disant qu'après tout « il était plus malheureux que fautif. »

On dépêcha des émissaires dans toutes les directions, à la recherche de Louise; un temps considérable s'écoula; ils revinrent comme ils étaient partis.

Eulalie perdait la tête, et parlait de se jeter dans les fossés du château.

Heureusement elle réfléchit que cela ne profiterait à personne, et se mit en campagne avec les serviteurs découragés qui tentaient de nouveau la recherche de leur jeune maîtresse.

La nuit venait. La nuit était venue.

« Ma pauvre enfant! répétait la vieille fille à tous les vents du soir; elle a été dévorée par une bête féroce! Elle a roulé dans un torrent ou glissé dans un abîme! Elle a été enlevée par un perfide ravisseur! Elle est poignardée par un chef de brigands ou écrasée par l'éboulement d'une montagne!... »

Mais voilà que deux ombres gigantesques se dressent au milieu du chemin, deux chapeaux à cornes se dessinent à la lueur des torches; deux corps émergent des ténèbres, et dans les bras d'un géant inconnu Eulalie reconnaît Louise, pâle et sans mouvement.

« Sa pauvre enfant » ramenée par la gendarmerie! Elle eut peur d'abord; mais tout s'expliqua bien vite.

Follé de joie et de reconnaissance elle faillit se jeter au cou du brigadier qui lui fit une mercuriale digne et sévère sur le danger de laisser les jeunes femmes sortir sans un mari dont la protection leur est « acquise et confirmée » par l'article deux cent treize du Code civil.

Après quoi, le digne homme, songeant à l'inquiétude que devait ressentir à son tour sa propre femme, remit Louise aux bras tendus pour la recevoir, salua du geste, ordonna à son subordonné de le suivre, et s'éloigna comme il était venu.

Plusieurs heures se passèrent sans que Louise reprît connaissance; lorsqu'elle revint à elle, elle était la proie d'une fièvre ardente et le médecin appelé de Maizonniss, en toute hâte, dit que le cas était grave et ne répondit de rien.

Solange elle-même, brisée par les émotions et les fatigues de cette terrible journée, était incapable de quitter le château, et le maire de Peyrabout fut averti de se pourvoir d'une autre bergère.

Pendant que Louise délirait et qu'Eulalie pleurait, que devenait Gaston?

Il était monté le cœur gros à bord du *Cygne*; il

avait traversé tristement la Manche et abordait avec un soupir la rive anglaise, la terre d'exil pour lui.

Il se fit conduire immédiatement à une riche ferme des environs de Londres, au propriétaire de laquelle il était recommandé et s'y installa pour observer et s'instruire.

Il se trouva que cette ferme était un Paradis terrestre.

Le mari aimait sa femme; la femme adorait son mari; autour d'eux croissait une pépinière d'enfants roses et blonds, délicieux rossignols dont le rire et les gazouillements égayaient la maison; le père trouvait douce sa laborieuse tâche, dans cette atmosphère de tendresse; la mère se dévouait sans y songer, comme si elle n'eût été au monde que pour cela, et au foyer de ces heureuses gens une flamme vivifiante et chaude défiait les hivers, et se nommait l'amour.

Devant ce tableau du bonheur qu'il avait rêvé, Gaston sentit son cœur se gonfler de larmes; sa pensée se reporta tristement sur Louise, froide et dédaigneuse, et il ferma les yeux comme pour ne plus voir la vie... Puis je ne sais quelle espérance lui vint à l'âme... il se dit qu'après tout la tendresse attire la tendresse... qu'il aimait saintement sa femme et s'y était mal pris sans doute pour s'en faire aimer à son tour... que c'était une épreuve à recommencer, et que, dût-il y laisser la vie de son cœur, il la tenterait de nouveau!...

Le lendemain, il remontait à bord du *Cygne* qui retournait en France; il brûlait Paris sans s'y arrêter, descendait à Guéret devant l'hôtel Saint-François sans s'y reposer, et enfourchant un cheval de louage qui se trouva bon par hasard, il dévorait en deux heures la distance qui le séparait du Puy-Rochoux.

Un trouble douloureux le prit à la vue de ces vieilles murailles qui lui souriaient jadis; les anciens serviteurs qui l'accueillaient autrefois avec des clameurs joyeuses le saluèrent en silence; sa nourrice l'embrassa en pleurant, et n'osant questionner personne, torturé par un affreux pressentiment, il monta l'escalier de pierre qui conduit à l'étage supérieur.

Une porte entrouverte laissait filtrer dans le couloir un mince filet de lumière; il la poussa et se trouva dans une grande pièce faiblement éclairée.

C'était la chambre de Louise.

Une vieille et splendide tapisserie d'Aubusson couvrait les murs; d'épais rideaux de brocart sombre masquaient les fenêtres; le lit de chêne noir avec ses colonnes torsées et son large baldaquin avait plus d'un siècle, et dans l'ombre des rideaux qui l'enveloppaient se détachait une forme blanche et pâle dont la vue lui fit battre le cœur.

Une autre forme épaisse et disgracieuse était agenouillée au pied du lit; des sanglots soulevaient sa poitrine et ses lèvres répétaient machinalement:

« Ma pauvre enfant ! »

Gaston eut peine à s'approcher. Il pressa sur ses lèvres la main brûlante de sa femme qui ne le reconnut pas et se fit tout raconter.

Il était homme et cependant il faiblait. N'avait-il donc un instant rêvé le bonheur que pour le perdre à jamais ?...

Il éloigna la vieille fille, privée de sommeil depuis cinq jours, et s'installa au chevet de cette enfant qu'il avait juré de rendre heureuse, et qui allait mourir peut-être en l'accusant.

Ah ! les cuisantes pensées et la douloureuse veille !

Cependant sa conscience ne lui reprochait rien... Qui donc lui avait fermé ce cœur qu'il eût mis tant de prix à conquérir ?...

Il appuya sa tête contre une des colonnes de chêne, les yeux fixés sur ce cher visage que la mort voilait déjà d'une ombre et se prit à pleurer.

Une de ses larmes tomba sur la main de Louise qui pendait hors du lit.

Louise retira sa main comme si elle eût été brûlée.

« Oh ! malheur ! » s'écria le jeune homme ; elle ne me reconnaît pas, mais elle me devine. »

Cette voix arracha la malade à l'assoupissement agité qui lui fermait les yeux ; elle les ouvrit égarés, et les fixa sur son mari avec une expression sauvage qui s'adoucit par degrés.

« Ah ! c'est vous, mon bon oncle, dit-elle, enfin ; que vous avez tardé ! La pierre de la tombe est donc bien lourde que vous n'avez pu la soulever plus tôt pour venir à mon secours ? Mais vous voilà... emmenez-moi vite... partons... »

Elle voulut s'élancer, mais Gaston l'entoura de ses bras et la retint immobile.

« Emmenez-moi vite. Il ne m'aime pas, je le sais bien... Un jour j'ai mis la main sur son cœur... c'était un quartier de roc ! Ce roc-là m'a écrasée... Oh ! que je souffre !... Il ne m'aime pas ; emmenez-moi !... Giselle, Giselle, marche donc... Solange, au secours !... Ah ! mon Dieu ! le voilà qui vient dans le brouillard... Oh ! que j'ai peur... il ne m'aime pas !... »

Elle continua longtemps ainsi, mêlant les péri-

péties du drame du marais avec les phases douloureuses et cachées de cet autre drame dont son cœur avait été le théâtre depuis son mariage.

Gaston comprit tout. Il devina les trésors de tendresse qu'on lui avait fermés ; il compta les blessures de cette âme malade et se promit de les guérir.

La voix d'Eulalie et le pas de Solange l'arrachèrent enfin à sa rêverie ; le jour était venu et ses lueurs pâles lui montraient cruellement les ravages causés dans cette riche nature par le mal qui la dévorait.

Le docteur suivit de près Eulalie et Solange ; la manière dont il pressa la main du jeune mari disait tant de choses que celui-ci se sentit défaillir.

Louise se débattait dans une crise dont l'issue serait décisive ; la plus légère émotion pouvait la tuer, et le docteur Duchêne ordonna expressément à Gaston de se tenir caché pour ne point provoquer cette émotion. Le délire allait tomber peut-être, et le retour de la jeune femme à la raison devait être calme pour être assuré.

Elle se rendormit comme les premières clartés de l'aube blanchissaient l'horizon ; peu à peu son sommeil, d'abord agité, devint plus paisible ; un souffle égal et doux s'échappait de ses lèvres, et Gaston, masqué par les rideaux, avançait de temps en temps la tête pour contempler ce visage où la vie semblait revenir par degrés.

Ce bienfaisant sommeil dura toute la journée vers le soir, la jeune femme s'éveilla et regarda autour d'elle avec étonnement.

Eulalie poussa un cri de bonheur ; une larme de reconnaissance pour le Divin Guérisseur mouilla les yeux de Solange, et toutes deux aidèrent les efforts d'une mémoire blessée qui reliait difficilement les fils du passé.

Au souvenir de cette promenade accidentée, si longue et si terrible, Louise frissonna ; puis elle eut un éclair de joie en reprenant cette vie qu'elle avait cru quitter, et cet éclair fut suivi d'un soupir douloureux qui semblait dire : « A quoi bon ! »

Gaston l'entendit et le comprit...

MÉLANIE BOUROTTE.

(La fin au prochain Numéro.)



PRIÈRE

La nuit qui lentement s'avance
A fait le calme autour de moi.
Seule ma voix s'élève au milieu du silence ;
Et chacun des accents qu'elle jette en cadence,
A pour but, ô mon Dieu ! de monter jusqu'à toi.

Car mon âme a soif de prière :
Tout en elle tressaille au seul bruit de ton nom.
Mais le langage de la terre
N'a pas de mots pour satisfaire
Sa fervente aspiration.

Je voudrais en faire un pour dire que je t'aime,
Et pour savoir le dire à tous ;
Je voudrais que ton nom, Être auguste et suprême,
Ne fût prononcé qu'à genoux ;

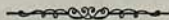
Je voudrais que chacun, dans cette immense arène,
Où l'homme corps à corps lutte avec la douleur,
Se soumit du fond de son cœur
A tes justes décrets, à ta loi souveraine,
Au lieu de s'irriter sous la main du malheur.

Ah ! je le sais ! aux jours d'angoisse et d'agonie,
Quand l'âme se meurtrit aux angles du devoir,
Que tout manque à la fois, que rien ne fait prévoir
Un terme à cet état de souffrance infinie,
On doute et l'on maudit presque sans le savoir.

Prends pitié de ceux-là, mesure leur faiblesse,
Allège en les aidant le poids qui les oppresse ;
Montre-leur au bout du chemin
De leurs rudes travaux la noble récompense.
Et s'ils sont retenus par quelque méfiance,
Prends-les toi-même par la main.

Dis-leur de te prier pour qu'ils soient moins à plaindre,
Apprends-leur à t'aimer plus encor qu'à te craindre ;
L'amour adoucira leurs maux.
Ils sentiront que même au sommet du calvaire
On jouit d'une paix qui n'a rien d'éphémère
Et qu'on n'espérerait plus trouver que sous la pierre
Froide et muette des tombeaux.

M. GASSY.



REVUE MUSICALE

L'INAUGURATION DE L'OPÉRA—LES CONCERTS DE M. DANBÉ—AUBADE D'ALBERT GRISAR

L'OUVERTURE du théâtre national de l'Opéra français est un événement si important pour le monde artistique de tous les pays civilisés, qu'il nous a semblé nécessaire de le voir et de le juger, avant d'en rendre compte à nos lectrices. Les journaux quotidiens en avaient fait de beaux récits que notre conscience ne voulut accepter que sous bénéfice d'inventaire. Voir et entendre, telles étaient nos conditions. Le jour est enfin venu où nous avons pu pénétrer dans le sanctuaire, et nous affirmons aujourd'hui que, sans enthousiasme exagéré, et sans parti pris de critique, nous dirons ici toute la vérité. On sait que c'est à l'éminent architecte Garnier qu'on doit le plan de cette salle. On sait que les plus habiles sculpteurs ont taillé le marbre et la pierre pour son ornementation. Au pied du grand escalier, sous la voûte du palier principal, on a placé la *Pythonisse* en bronze, de Marcello, sortant d'un bassin entouré de fleurs. Les gigantesques candélabres en bronze de Carrier-Belleuse offrent des groupes d'où s'élancent des gerbes de lumière. Les portiques, les rampes, les cariatides, les colonnades, tout cela exécuté avec le goût le plus élevé, le talent le plus parfait, l'ampleur la mieux comprise, ferait à coup sûr l'objet d'une brochure de cent feuillets. Nous devons y renoncer. Bornons-nous au principal. Ce qui attire tout d'abord le regard dans la salle, ce sont les grandes lignes formées par les huit colonnes qui supportent la partie supérieure du vaisseau. Trois grands arcs, encadrant les amphithéâtres des quatrième, supportent un encadrement magistral. Au-dessus encore est un riche couronnement composé de douze œils-de-bœuf ornés de grilles en forme de lyre, surmontées de fort belles têtes sculptées représentant Iris, Amphitrite, Hébé, Flore, Pandore, Psyché, Thétis, Pomone, Daphné, Clitie, Galathée et Aréthuse.

La coupole a deux cents mètres de surface. Peinte par M. Jules Leneveu, directeur de l'Académie de France à Rome, elle représente les heures du jour et de la nuit. Nous ne saurions dire la quantité d'allégories qui ornent les entablements dans toutes les parties de la salle. Les frises lumineuses, les globes de cristal et le lustre planant comme le soleil sur toutes ces magnificences artistiques, c'est d'un effet absolument magique.

Les couloirs sont si larges qu'ils ressemblent à des galeries de châteaux royaux. L'avant-foyer et le foyer sont des chefs-d'œuvre de luxe et d'art. Au-dessus de chacune des colonnes qui flanquent les portes monumentales, se trouvent les statues suivantes : l'Imagination, l'Espérance, la Tradition, la Fantaisie, la Passion, la Force, la Pensée, la Prudence, la Modération, la Volonté, la Grâce, la Science, la Dignité, la Beauté, la Sagesse, la Philosophie, l'Indépendance, la Modestie, exécutées par nos meilleurs sculpteurs. Toutes les allégories possibles de la musique s'y trouvent, ainsi que tous les instruments du monde civilisé. Les loges de premier rang ont des salons. Les galeries, les stalles et les balcons sont amples et commodes. Tout est admirablement compris et exécuté. Le théâtre de l'Opéra français est à coup sûr le premier, le plus beau théâtre du monde.

On peut juger d'après ces quelques détails des splendeurs de la première représentation. Le rideau de MM. Rubé et Chaperon, aux tons clairs reflétant les feux de la rampe et du lustre, s'est levé au milieu d'un religieux silence. L'orchestre, conduit par M. Deldevez, a exécuté l'ouverture de *la Muette*. L'excellente sonorité de la salle imposera, ce nous semble, l'obligation de renforcer le quatuor des instruments à cordes. Si de l'orchestre nous passons aux voix, nous constatons que la résonnance est absolument admirable ; les chœurs

en sont comme rajeunis et vivifiés. Décidément, l'acoustique du nouvel Opéra dépasse toutes les espérances. Aussi le premier acte de *la Juive*, joué immédiatement après l'ouverture, a-t-il produit un excellent effet. Le nom de Rachel est inséparable de celui de Falcon, la créatrice inspirée du rôle. Hélas ! Falcon n'est plus, mais Rachel vient de retrouver en Gabrielle Krauss une interprète des plus remarquables. C'est surtout à partir du récit :

Il n'est pas seul coupable,
et de l'admirable andante qui suit :

Pour lui, pour moi, mon père,
J'invoque votre amour !
Ses yeux, à la lumière,
Pourront s'ouvrir un jour.

que l'auditoire s'est senti sous la puissance d'un art véritablement grand, sans emphase, sans cri, mais plein de cœur, plein de vérité dans l'expression.

Faure, le grand chanteur, tant aimé du public parisien, a manqué au programme d'inauguration du nouvel Opéra. Les étrangers de distinction, qui se mêlaient dans la salle à nos meilleurs connaisseurs et dilettanti, avaient peine à comprendre les susceptibilités qui avaient empêché Faure de prêter son concours à M. Halanzier, dans une circonstance aussi solennelle. Après les deux actes de *la Juive*, l'ouverture de *Guillaume Tell* a été parfaitement exécutée.

La Bénédiction des poignards, cette magnifique page des *Huguenots*, a été presque redemandée. On a rappelé tous les interprètes, à la tête desquels était Gailhard.

Après un long entr'acte, le rideau s'est levé sur le deuxième acte de la *Source*.

Telle a été cette soirée mémorable.

.*.*

Une famille autrichienne, arrivée à Paris il y a quelques jours, se met en recherche d'un théâtre où elle pourra entendre de la musique.

L'Opéra n'est pas abordable ; l'Opéra-Comique donne *Galathée* et le *Domino Noir*, ouvrages dix fois entendus par nos mélomanes étrangers. A la Gaité, *Orphée aux Enfers* ; aux Bouffes-Parisiens, *Madame l'archiduc* ; à la Renaissance, *Giroflé-Girofla* ; aux Folies-Dramatiques, la *Blanchisseuse de Berg-op-Zoom*. De tous côtés, des théâtres de musique, des chanteurs et des chanteuses sans voix ; des opérettes partout, des opéras nulle part. L'Allemand venait justement de lire l'*Antechrist* de M. Littré, où il est dit que la décadence d'une nation s'annonce par la décadence du goût des arts et des lettres. Qu'aura-t-il pensé de notre pauvre France, vouée à ce qu'on appelle aujourd'hui le *réalisme*, c'est-à-dire au vrai brutal, plat et ridicule, trié avec amour dans l'ivraie malsaine des idées les plus vulgaires ?

Ah ! si nous avions eu cette brave famille auprès

de nous, à l'heure de ses pérégrinations malencontreuses dans notre Paris gamin, nous l'eussions bien vite entraînée à l'un des magnifiques concerts de M. Danbé !

Car, sur ce flot d'écume, hommes et choses, qui traverse le courant des belles traditions, il se montre parfois de vastes intelligences, de nobles idées, des caractères exceptionnels qui nous rappellent au courage et nous apportent l'espérance. M. Danbé est un de ces types d'artistes véritables dont on ne rencontre plus aujourd'hui qu'un très-petit nombre. Mûri par des études musicales de premier ordre, doué d'un goût rare et d'un profond esprit d'examen, il a compris que le grand art est le privilège des grandes nations. Attristé de voir notre beau pays, que tous les autres prenaient naguère pour modèle, descendre dans l'opinion générale, M. Danbé a pensé que l'exécution des chefs-d'œuvre et l'habitude de les entendre étaient des moyens infailibles de le rendre à lui-même ; que, seule, la grande et large musique des maîtres, luttant contre les misères musicales de notre temps, finirait par rendre au goût français ce qu'il semble avoir perdu depuis longtemps, c'est-à-dire le discernement qui nous permet de distinguer le vrai du faux, le beau du laid, l'élévation de la platitude.

C'est en considération de cette œuvre à accomplir que M. Danbé a organisé ses remarquables concerts d'abord au Grand-Hôtel, ensuite à la salle Herz, et enfin à la salle Taitbout.

Nous avons entendu, sous sa direction, les plus admirables pages musicales qu'on puisse recueillir de tous les temps et de tous les pays : la *Bataille de Marignan* de Jennequin, une *Cantate d'église* de Sébastien Bach, *Hippolyte et Aricie* de Rameau, *Christophe Colomb* de Félicien David, les *Bohémiens* de Schumann, la *Sérénade* de Mendelssohn, la *Nuit de printemps* par Schubert, la *Symphonie en ut* de Beethoven ; enfin une foule d'œuvres, admirablement exécutées ou chantées, ont ravi le public sérieux qui se presse à chacune de ces solennelles auditions. Sauf les concerts du Conservatoire, où il est presque impossible de trouver place, on peut affirmer que ceux de M. Danbé sont des meilleurs, des plus utiles et des plus attrayants qu'on puisse offrir aux véritables dilettanti.

.*.*

L'administration du *Journal des Dames*, vient de se rendre acquéreur d'une composition inédite d'Albert Grisar, ce musicien vraiment français, qui a doté l'opéra-comique de tant de ravissantes partitions.

Nos abonnées, en ouvrant ce numéro, seront donc agréablement surprises d'y trouver, gravée expressément pour elles, cette page fine et délicate dont on leur offre la primeur. *Aubade*, tel est son titre ; il est simple comme la musique elle-même. Rien de plus frais que cette mélodie,

accompagnée en sourdine par le violon, qui imite ainsi la mandoline à s'y méprendre. On croit vraiment, en l'écoutant, assister déjà au réveil de la nature. C'est un avant-goût de ces joies matinales que va bientôt nous verser le printemps :

La rivière qui murmure
Sous les grands arbres penchés,
Cadence son onde pure ;
Et ces voix de la nature
Ont des accords enchantés,
Par les échos répétés...

Cette charmante poésie est l'œuvre de Paul Du-
bourg, l'un de nos meilleurs librettistes.

Pendant la durée du premier motif, le violon accompagne le chant, de conserve avec le piano ; mais au refrain, tantôt à l'unisson légèrement varié, tantôt en duo, il chante avec la voix.

On retrouve dans cette composition toute l'élé-
gance de l'auteur de *la Folle*, qui, dans ses œuvres
légères comme dans ses pages les plus pathétiques,
savait toujours conserver la plus grande distinc-
tion.

MARIE LASSAVER.

Économie Domestique.

CRÈME AUX FRAISES.

(Recette demandée).

Une crème à la vanille faite à l'ordinaire, que vous laisserez refroidir dans un vase de porcelaine ; ayez un litre et demi de fraises très-mûres, écrasez-les et passez-les au travers d'un tamis ; sucrez très-fort cette purée, et au moment de servir, versez simultanément les deux crèmes dans le même vase, de façon à ce qu'elles se mêlent,

consistance moyenne, dont on remplit à demi le poëlon. Quand la pâte, sans être tout à fait fon-
due, est assez liquide pour couler par le bec du poëlon, on la verse par grosses gouttes sur des feuilles de papier très-fort, un peu huilé, avec de l'huile d'amandes douces. Quand les pastilles sont sèches on les détache.

SIROP DE VERJUS CONTRE LES MAUX DE GORGE.

Prenez du verjus, faites-le passer par un linge comme on le fait pour obtenir du jus de groseilles. Lorsque vous aurez deux litres de jus, mêlez-y une livre de miel blanc de Narbonne. Mettez dans une bassine à confitures sur un feu doux, écumez avec grand soin et laissez bouillir jusqu'à réduction de moitié. Mettez le sirop en bouteilles lorsqu'il sera à peu près refroidi.

PASTILLES A LA VIOLETTE.

C'est au printemps qu'il faut faire cet excellent bonbon. On prépare, dans un vase d'étain qui ferme exactement, une très-forte infusion de pé-
tales de violettes, sans aucun mélange de vert, 30 grammes de fleurs par 60 grammes d'eau bouil-
lante. Passez. Avec cette eau et du sucre en pou-
dre en quantité suffisante, on forme une pâte de

CORRESPONDANCE

MODES

Les réceptions du soir doivent, dit-on, reprendre leur cours après Pâques. Le carnaval a été si court que bien des maîtresses de maison n'ont pu trouver le temps de réunir leurs amis.

Les corselets Jeanne d'Arc sont toujours en grande vogue. Ils ne conviennent cependant qu'aux personnes minces. En velours ou soie de couleur, sur des jupes blanches unies, en mouseline ou tarlatane, ils vont très-bien aux jeunes filles.

Les toilettes de tulle noir, très-appréciées des jeunes femmes élégantes, s'ornent de fleurs à profusion, ou de très-larges écharpes de soie ou de crêpe de Chine de couleur. On en voit encore dont le corsage et le tablier sont entièrement brodés de jais. Il y en a de lamés d'or ou d'argent, d'autres avec des semis de bouquets de roses, ou autres fleurs. Les mêmes dispositions se trouvent également sur tulle blanc.

Pour petits corselets, on emploie souvent du granité d'or ou d'argent. Les jupes sont en tulle blanc uni; on peut les orner de larges galons assortis au corsage.

Pour garniture, on trouve de très-jolies bandes de fleurs brodées en soie au passé, et découpées; cela s'applique sur du tulle ou de la soie; c'est une jolie manière d'orner une robe de mariage, quand on veut l'utiliser en soirée, qu'elle soit en satin ou en faille. On emploie aussi ce genre de garniture sur de la soie noire. Mais ces robes sont alors fort élégantes et très-chères; car ces bandes valent de 20 à 30 francs le mètre. Il faut avoir les mêmes fleurs en bouquet et en coiffure.

La blonde blanche brodée et pointillée de perles de jais fait de très-brillants ornements pour robes de soirée. Les femmes d'un certain âge en portent en coiffure et en fichus. J'ai vu, ainsi brodées, des mantilles ravissantes.

On m'a montré de très-jolis *corsages péplums*, destinés aux demi-soirées et aux dîners en ville. Ils sont composés d'entre-deux de guipure, jayés ou non jayés, et de petites bandes de taffetas noir. Le bord du péplum, grande basque allongée en

pointe et très-collante aux hanches, est garni d'une guipure brodée de jais et d'un effilé brillant.

Ces corsages se mettent sur des dessous montants ou décolletés, noirs ou de couleur. J'en ai vu d'écrus très-originaux; la guipure bise est accouplée à des bandes de foulard, nuance naturelle.

Les robes de velours ou de belle étoffe se font très à queues et souvent sans aucune garniture; le devant et les côtés sont tout à fait plats. Un large pli double, triple ou quadruple, retient l'ampleur des lés de derrière. Ce pli doit être doublé de quelque chose de consistant; on le ouate aux robes de velours. Des cordons placés en dessous rejettent et maintiennent toute l'ampleur en arrière, afin que la queue s'étale bien au loin et en droite ligne.

Les broderies de jais, quoique devenues un peu communes, sont cependant toujours portées par des femmes élégantes et comme il faut. J'ai remarqué un heureux mélange d'acier bleuté et de jais que je vais décrire :

C'est une toilette de ville pour les premiers beaux jours. Le jupon en soie noire avec volant plissé. La jupe ou tablier en cachemire fin noir, est très-longue devant et ne forme de plis que sur les côtés, très en arrière. Un très-beau dessin remplit tout le tablier, qui est brodé en perles de jais et perles d'acier bleuté. Le bord est orné d'une assez haute dentelle espagnole pointillée des mêmes perles. Cette jupe est attachée derrière par de larges nœuds à bouts, de deux nuances, noir et bleu. Petite casaque ajustée, manches à hauts revers. Le tout brodé de jais et d'acier, avec la même dentelle brodée au bord. — Nœuds mélangés sur les revers des manches. Petit manchon en cachemire brodé de jais et d'acier. Sur le milieu, gros nœud en cordelière de soie noire et bleue, avec glands mélangés. De chaque côté, cordelière et glands semblables. — Chapeau de tulle noir, avec guirlandes de feuilles de vigne en jais, alternées de feuilles d'acier bleuté. Deux petits bouquets de boutons de roses moussues sont placées de côté,



Nº 3986.

Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Mars 1875.

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Étoffes et Costumes des Magasins du Petit St Thomas, Rue du Bac, 27-35.

Modes de Madame Tard, Rue Favart, 4.

Toutures de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain, 12.

Lingerie des Éléphants, Boulevard des Italiens, 5.

Parfums de la Maison Pinaud, Boulevard des Italiens, 30.



l'un un peu haut, l'autre assez bas. — Grandes brides de tulle noir nouées sous le menton.

Presque tous les chapeaux ont de ces brides de tulle; c'est très-séyant et, ce qui vaut mieux, cela préserve du froid. Les plus habillées sont en tulle blanc. On en voit aussi en gaze et en tulle de couleur assorties aux plumes ou aux fleurs qui ornent les chapeaux; mais les plus comme il faut sont noires ou blanches.

Le *matelassé* est une étoffe de soie de saison, qui se porte sur les jupons en velours, satin ou faille de même nuance.

Voici un modèle de costume couleur prune :

Le jupon est en velours avec un haut volant surmonté d'une tête froncée trois fois. La jupe, en matelassé de même nuance, est garnie d'un bord de plumes frisées. Elle est retenue très en arrière par un large nœud de velours, liseré et doublé de soie. — Corsage et manches plates en velours. — Vêtement en matelassé *forme Mi-reille*, c'est-à-dire faisant l'effet d'une petite rotonde à capuchon par derrière, et ayant devant des manches que l'on met à volonté. Le tour des manches, du vêtement et du capuchon est garni d'un bord de plumes frisées.

Une boucle d'argent ciselé traverse un nœud de ruban à très-longes bouts, posé sur le milieu du capuchon. Agrafes semblables sur le devant. Manchon en matelassé, avec bandes de plumes frisées; nœud de ruban retenu par une boucle d'argent sur le milieu. — Chapeau de dentelle noire, guirlande de feuillage de velours, couleur prune, entremêlée de roses roses. Brides de tulle blanc.

On fait pour les jeunes filles de charmants costumes en cachemire noir, ornés de couleurs.

J'en ai vu ainsi organisés : jupe et corsage en cachemire garnis de grosses ruches de soie noire, bordées de rubans roses ou bleu de ciel. Ces jupes

avaient par derrière de longs pans de cachemire ruchés de soie, qui croisaient l'un sur l'autre, et par-dessus lesquels retombaient deux autres pans plus courts et un peu plus étroits, en soie noire, également garnis de ruches liserées de soie de couleur. Les ruches sont plus petites aux corsages, lesquels souvent n'ont que des biais ou des liserés. Les jupons de ces costumes sont en velours ou en soie noire.

En fait de costumes habituels, je citerai ceux de drap cheviot, drap chiné, sergé et limousine.

Le suivant est en limousine *gris-clair*, orné de limousine à raies d'un gris un peu plus foncé, et lilas tendre. C'est assez nouveau.

Le jupon *gris uni* a un volant pareil assez haut, orné d'un biais rayé. Ce volant est surmonté d'un ornement haut de 20 centimètres, se composant de trois bouillonnés, à têtes tuyautées.

La jupe, longue et plate devant, est *gris uni*. Elle est fendue tout le long derrière et ornée, tout autour et de chaque côté des longs pans fendus, d'un biais rayé.

Ces pans se nouent simplement et retombent très-bas sur le jupon. Corsage à basques; le milieu du dos est formé par un bouillonné d'étoffe à raies. Deux biais également à raies l'encadrent, et vont en diminuant vers la taille. Mêmes biais sur le devant du corsage, de chaque côté des boutons, qui sont en tissu rayé, et autour des basques.

Un bouillonné rayé garnit la manche en long, au milieu. Dans le bas, revers avec biais et boutons rayés. — Chapeau rond en feutre gris, bordé de velours. Plume frisée grise, naturelle, et plume lilas. — Cravate de tulle blanc. — Gants de Saxe gris. Bottines de chevreau piquées de blanc. Le même modèle, en sergé gris, avec ornement de flanelle bleu-clair, est aussi très-joli. Plumes grises et bleues au chapeau. — Cravate de gaze bleue.

VISITES DANS LES MAGASINS

La nomenclature des couleurs nouvelles ne vous semble-t-elle pas inutile, mesdemoiselles?

Si je vous cite les couleurs abyssine, choka, rose trémière, ces noms vous rappelleront-ils une teinte quelconque? Je parle des deux premières. Quant à rose trémière, il y a dans cette famille de fleurs une si grande variété de couleurs que ce nom ne vous apprend rien du tout. J'ai donc pensé à remplacer cette nomenclature par quelques aperçus détaillés sur l'emploi des étoffes

dont j'ai à vous parler, en vous disant toutefois qu'elles se trouvent dans toutes les teintes à la mode : claire pour les toilettes habillées, et foncées pour les costumes de ville. Veuillez, je vous prie, mesdemoiselles, entrer avec moi dans les magasins de la *Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, et demandons à voir, d'abord, les cachemires de l'Inde pour costumes : lorsque nous aurons bien examiné ce genre d'étoffe souple et sans envers à 8 fr. le mètre en un mètre

vingt à un mètre vingt-cinq centimètres de largeur, et que nous aurons fixé notre choix, nous déciderons la manière de faire le costume.

A ce prix, 8 francs, cette étoffe est charmante et se prête, par sa finesse, à toutes sortes de garnitures. Vous ferez le costume entier de ce tissu : jupon à volants plissés, à bouillonnés tendus, coupé de biais, à volants froncés avec ruche contrariée; la tunique ou la grande polonaise sera garnie de même.

Pour les costumes moins *historiés*, moins chargés de garnitures, nous choisirons le drap du Thibet, dont le tissu est plus épais. On nous montre plusieurs qualités dont les prix varient de 8 à 10 et de 12 à 15 francs le mètre. Si nous le préférons, nous pouvons choisir, dans la même maison, un beau foulard uni pour le jupon et faire le complément du costume en drap du Thibet en l'ornementant de foulard. On peut aussi porter une polonaise de cette étoffe sur un jupon de soie noire, ou assortir la teinte d'un jupon de faille que l'on aurait déjà. Voici encore le *Shuddas* à 15 fr. le mètre en un mètre vingt cinq centimètres de largeur, et le *Rampour* à 27 et 30 fr. le mètre dans la même largeur. Ce sont les tissus que nous voyons figurer dans toutes les belles corbeilles de mariage, à côté de la classique robe de velours. Le tissu de cachemire de l'Inde et le foulard sont les spécialités de la *Compagnie des Indes*; on est assuré de ne trouver dans cette maison que des articles de choix et d'un usage excellent.

Citons succinctement aujourd'hui : un choix complet de robes en foulard à 38 francs les huit mètres : rayures, dessins riches et simples, Pompadour ou camaïeu.

Une collection de teintes unies à 45 fr. les huit mètres, soit 5 fr. 50 le mètre en quatre-vingt-cinq centimètres de largeur. Une qualité supérieure dans les mêmes teintes à 56 fr. les huit mètres, soit 7 fr. le mètre en quatre-vingt-dix centimètres de largeur.

Le double *Royal* et le *Tsiri-Mer* ne se trouvent qu'à la *Compagnie des Indes*. — Je reviendrai sur ces derniers tissus dans la visite du mois prochain.

La *Compagnie des Indes* envoie franco, aux abonnées qui en font la demande, la collection d'échantillons des tissus dont je viens de parler.

Je vais maintenant, mesdemoiselles, *recommencer* à vous donner les renseignements qui me sont *redemandés* à propos du corset en crin de la maison des *Elégants*, 5, boulevard des Italiens.

Je croyais cependant avoir bien détaillé tous les mérites, tous les avantages de ce corset, comme durée et comme prix; en même temps que j'indiquais le tissu dont il est fait, sa forme élégante appliquée aux costumes plats, si à la mode en ce moment, la souplesse des baleines, la manière dont il fallait prendre les mesures à envoyer pour se faire faire ce corset en crin, qui va aussi bien que s'il avait été essayé. Comme conclusion à tous ces renseignements, je vous transmettais cet avis : que si votre corset n'offrait pas la garantie de solidité ou de durée que l'on est en droit d'attendre d'un bon corset, il serait réparé ou remplacé.

Je ne crois pas que l'on puisse être mieux habillée dans un autre corset; celui-ci est souple et frais au porté; cette dernière qualité est très-appreciable pendant l'été. Le prix en est raisonnable : 22 francs pour le corset simple, et 30 fr. pour le corset, garni autour de la poitrine, d'un ruban de satin blanc ou de couleur, formant transparent sous un joli entre-deux brodé, cerné d'une petite dentelle; sa partie inférieure est bordée de peluche blanche.

Les mesures à envoyer sont : le tour de la poitrine en y comprenant le dos; le tour de la taille; la longueur du buste; le tour des hanches. Désigner son degré d'embonpoint. Ne pas oublier que les mesures doivent être prises étant habillée. Nous recommandons aussi à nos lectrices de vouloir bien s'adresser directement aux maisons désignées sans se servir de notre intermédiaire, ce qui occasionne toujours du retard.
C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE.

Toilettes et modes de madame Bricard, 38, rue Richelieu.

Toilette de mariée. — Robe en poulx de soie, garnie, dans le bas, d'un grand volant; le devant est bouillonné en long. Tablier double orné d'une grande dentelle avec

nteuds en faille; sur le côté, grande traîne de fleurs d'oranger. — Corsage ouvert; une applique de dentelle avec guirlande de fleurs d'oranger passant au milieu, suit l'ouverture en dehors, un plissé la suit en dedans. Le bas du corsage est arrondi et garni de dentelle et de fleurs d'oranger. — Manche demi-longue; dans le bas, grande dentelle et plissé en tulle remontant sur la manche; la dentelle est surmontée d'un cordon de fleurs d'oranger. — Long voile en tulle illusion recouvrant la



Nº 3986 bis

Modas de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Mars 1875.

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Modas et Coiffes de M^{re} Brizard, Rue Richelieu, 33.



guirlande formée de trois petits pousifs et d'une traîne.

Toilette de visites. — Robe en faille avec volant froncé surmonté d'un bouillonné pareil et d'un petit plissé remontant en faille. Tablier drapé, garni d'une grande dentelle noire surmontée d'un bouillonné et d'un petit plissé. — Corsage ouvert avec gilet ton clair; le corsage est plus long que le gilet, il est garni d'une dentelle noire et d'un bouillonné surmonté d'un plissé ton clair. — Manche garnie d'un large volant descendant et d'un volant plissé remontant; les deux volants sont séparés par un bouillonné montant et descendant. — Chapeau en crêpe et tulle, avec nœuds en faille et plumes roses. Dessous drapé et bouillonné en faille rose.

DEUXIÈME GRAVURE.

Toilettes du magasin du Petit Saint-Thomas,
27, rue du Bac.

Modes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Première toilette. — Toilette en cachemire deux tons, ornée dans le bas de deux petits volants plissés et tuyautés, avec haut bouillonné en *capote* et volants remontant de deux tons. Devant, bouillonné du haut en bas en *capote* nuance foncée; trois garnitures partent de ce bouillonné et s'arrêtent sur le côté, en dessous d'un revers drapé garni de deux petits volants; le bas de la robe est garni de deux petits volants plissés. — Corsage moyen âge, orné comme la jupe; plastron bouillonné en *capote*. — Manche bouillonnée avec bande de nuance foncée, revers droit de deux tons, garni d'un petit plissé; petit col, droit derrière, rabattu devant. Large bande foncée, bouillonnée en *capote* au milieu du dos. Derrière, large draperie en faille, fixée de chaque côté du tablier et formant nœud. — Chapeau en paille noire avec nœud en faille et draperie en dentelle; longue plume et rose sur le côté. Pardessus en cachemire noir brodé, avec revers et col en velours.

Deuxième toilette. — Toilette en taffetas et matelassé léger. — Jupe en taffetas, garnie dans le bas d'un volant à doubles plis, orné d'un plissé formant coquille de distance en distance. Tablier en matelassé léger biaisé sur le côté et à pointe, découpé à crêneaux tout

autour; un petit plissé sort entre chaque crêneau. — Corsage montant en matelassé à taille longue, ouvert sur le côté et découpé comme le tablier, avec petit plissé en dessous des crêneaux. — Col droit en matelassé en dedans plissé en taffetas. — Manche en taffetas avec revers et nœud. — Chapeau en tulle bordé de velours avec plissé et draperie. Nœud sur le devant et longue plume traversant la calotte.

Costume de petite fille. — Robe en vigogne ornée d'un volant froncé surmonté d'un bouillonné — Tablier drapé, retenu derrière par un large ruban. — Corsage à basque plissée derrière et arrondie devant. — Manche garnie d'un volant avec bouillonné et nœud. — Chapeau en feutre avec draperie et aile sur un côté; il est relevé de l'autre avec un nœud.

TROISIÈME CAHIER

Garniture. — Serviette à thé. — Caisse cache-pot. — M. P. enlacés. — A. L. enlacés. — Cravate guipure Richelieu. — Petit nœud-deux. — Adrienne. — Entre-deux. — Voile de fauteuil. — S. G. enlacés. — Coussin drap militaire. — Costume pour petit garçon de 3 à 5 ans. — Capeline de baby. — C. B. — Julie. — Pardessus ajusté. — Garniture. — Dessin perlé. — J. R. — Mouchoir application. — — Costume pour fillette. — M. C. — Entre-deux. — Françoise. — Alphabet. — Dessin soutache.

PLANCHE III

PREMIER COTÉ.

Corsage montant pour fillette de 13 à 14 ans.
Capeline pour baby.

DEUXIÈME COTÉ.

Blouse plissée }
Pardessus } pour petit garçon de 3 à 5 ans.

TAPISSERIE COLORIÉE

Dessin cachemire pour coussin, chaise, fauteuil, etc.



CHARADE

D'un diamètre égal à sa hauteur,
Mon premier a la forme ronde,
Qu'il soit la machine du monde
Ou bien l'instrument du joueur.

Pour mon dernier, on le dépose
Entre les mains du percepteur.

Dans le souffle libre-penseur.
De notre entier cherchez la cause.

Le mot de l'Énigme du numéro de Février est : GERMAINE.

Explication du Rébus de Février : *Souvent l'orage suit le beau temps.*

· RÉBUS

